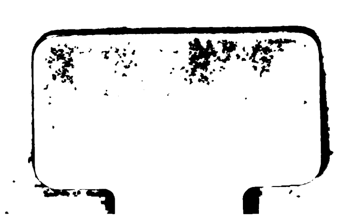


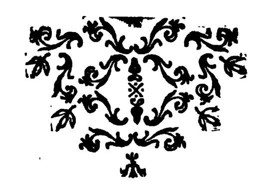




HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ.

Ecrite par elle-même.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-neuf, au coin de la rue de Nevers, à la Croix d'Or.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



HISTOIRE DE LA COMTESSE DE GONDEZ.



VOus me pressez, Madame, d'une maniere trop obligeante de vous donner la suite de mon Histoire pour m'en défendre plus longtems. J'ai écrit pour vous amuser, j'ai peut-être mis peu d'ordre dans ce que

vous avez déja lû, je ne ſuis pas capable d'en mettre davantage dans ce que vous allez lire : je ne cherche point à vous ſéduire en m'aſſujettiſſant à des regles preſcrites pour cette fin : la vérité eſt mon ſeul guide, & l'amitié dont vous m'honorez, vous intéreſſant à mes avantures, vous fera pardonner ce que vous ne pardonneriez peut-être pas à tout Auteur qui n'écriroit que pour plaire.

J'ai toûjours eu pour Mademoiſelle de Juſſy un tendre attachement, jugez, Madame, ſi elle le mérite ; une taille admirable, des

graces vives & naturelles qui vous dérobent ce que cette aimable fille peut avoir d'irrégulier dans les traits, un eſprit étendu & juſtè, une imagination brillante, une raillerie fine qui ne la compromet jamais & ne choque perſonne, des ſaillies heureuſes qui animent toute une ſociété & y jettent de la gayeté, des connoiſſances acquiſes par l'étude qui ne la rendent jamais hardie à décider, de la nobleſſe dans le cœur, de la droiture dans ſes procédés, & tous les ſentimens vertueux : voilà Mademoiſelle de Juſſy. Elle

étoit née avec une fortune qui ne répondoit pas à la nobleſſe de ſa naiſſance ; à la mort de ſon Pere elle n'avoit que ſept ans ; une Mere d'un rare mérite a pris ſoin de ſon éducation : unique, mais ſolide plaiſir d'une femme toûjours languiſſante qui ne ſortoit preſque jamais. Madame de Juſſy qui de bonne heure avoit étudié le caractere de ſa fille lui donna une honnête liberté ; à vingt ans elle étoit dans le monde preſque ſur ſa foi, & ſa conduite ne donna jamais d'inquiétude à cette tendre mere qui voyoit ſa

fille chérie dans les sociétés les plus estimables. Un frere de Madame de Jussy, vieux garçon, s'avisa de mourir, & laissa une grosse succession; Mademoiselle de Jussy touchoit alors à sa vingt-deuxiéme année; la voilà riche, mais toûjours la même, nul changement dans ses manieres, caractere doux & simple toûjours soûtenu. On ne fut surpris, ni de sa modestie, ni de l'empressement de plusieurs partis avantageux qui se presenterent; on admira la sagesse de cette fille qui se débarrassa de tous ses ado-

rateurs intéressés sans les choquer, & qui pour se donner sans doute le tems de choisir, lui faisoit dire assez souvent, mais sans affectation, qu'elle ne se sentoit guere de penchant pour le mariage.

Dès que la santé du Chevalier ne me donna plus d'inquiétude, je fus voir cette aimable fille, elle sortoit pour aller chez Madame de Venneville ; je resistai à la façon qu'elle fit de vouloir remettre sa visite, je lui dis naturellement que j'acheverois de lui rendre la mienne chez la Comtesse. Nous y fûmes

ensemble, nous la trouvâmes seule avec Disenteuil; mon frere entra dans le moment & nous passâmes dans l'appartement du Chevalier; il s'amusoit à lire Britannicus, la catastrophe de ce jeune Prince, dit Madame de Venneville, doit faire trembler toutes les personnes à qui la nature a donné un cœur tendre. Pourquoi? Madame, repliqua Disenteuil, le siecle des Nérons est passé. Il est vrai, reprit la Comtesse, que dans le nôtre on n'éprouve point ce genre d'obstacles qui traverserent les feux de Britannicus &

de Junie, mais l'on ne trouve auſſi que très - rarement cette heureuſe ſympathie qui avoit uni ſi étroitement ces illuſtres infortunés. Les perſonnes faites comme vous, Madame, lui dit Diſenteuil, trouvent preſque dans tous les cœurs qu'elles croyent dignes d'elles cette ſympathie que vous dites être ſi rare .... Oh! voilà, interrompit Madame de Venneville, le Comte qui veut débiter du Galand, je l'arrête, & je veux qu'il me réponde ſérieuſement. Laiſſons-là la ſympathie, auſſi-bien ce ne ſeroit pas une choſe aiſée à

définir; dites-moi, Comte, n'eſt-ce pas un grand malheur de prendre de la paſſion pour une perſonne qui ſe trouve prévenue en faveur de quelque autre ? Oui, Madame, répondit vivement Diſenteuil, c'eſt le plus grand des malheurs, dès qu'il ne laiſſe point de doute. Quand on ſe trouve dans cette triſte ſituation, il n'y a point d'autre parti à prendre que de ſouffrir & ſe taire ; ni les diſcours, ni les actions du malheureux ne fléchiſſent point la perſonne prévenue, & ſi l'objet préféré ne travaille à ſe détruire lui-mê-

me, le malheureux ne peut eſpérer de ceſſer de l'être. Mais, repliqua la Comteſſe, ſi l'on n'a pas une entiere certitude de la prévention, que doit-on faire? s'éclaircir bien vîte, répondit Diſenteuil, il n'eſt rien de ſi preſſé, l'amour nous donne plus d'un moyen pour ſortir promptement d'une incertitude où ſouvent nous ferions mieux de reſter, mais c'eſt un parti que l'homme ne ſçauroit prendre. Nous approuvâmes tous le ſentiment de Diſenteuil, la Comteſſe l'aſſûra qu'elle n'oublieroit pas ſes avis, ſi elle ſe trouvoit ja-

mais dans le cas, mais qu'elle l'éviteroit avec attention. Tant d'attention, ma chere Comtesse, dit Mademoiselle de Jussy, ne nous annonceront-elle pas que vous aurez bien-tôt besoin de quelque éclaircissement? l'affectation que vous avez, lui dit Madame de Venneville, de badiner sans cesse sur toutes les conversations dont l'amour est le sujet, me donne de la défiance, elle en donne à toute notre société, nous ne sommes plus les dûpes de votre fine raillerie, ne déguise-t-elle point chez vous la situation de votre cœur?

le difficile étoit de nous défier, votre gayeté nous en imposoit : nous soupçonnons, vous allez être étudiée & vous serez développée. Développée, reprit cette charmante fille, je n'en crois rien ; le Comte de Disenteuil ne vient-il pas de vous dire que l'amour seul est capable de faire cette opération ; je n'ai dans cette aimable société, ni amans, ni femmes jalouses. Mon secret, si tant est que j'en aye un, est en sûreté : la gloire de le découvrir est reservée à d'autres personnes, ces personnes mêmes auront bien de

la peine à en venir à bout & je crois que ce ſecret ne ceſſera de l'être que lorſqu'il me peſera trop, alors pour me ſoulager je ne me donnerai plus la peine de le garder. Vanité, dit la Comteſſe, qui vous ſied bien, que l'on vous pardonne, mais qui ne nous empêchera pas d'aller notre train.

Quelques jours après cette converſation, Mademoiſelle de Juſſy étant venue chez moi, nous rappelâmes une partie de tout ce qui s'étoit dit dans la chambre du Chevalier, & nous convînmes que les regards &

les discours de Madame de Venneville, quoiqu'étudiés, avoient décélé la situation de son cœur; nous nous affermissions dans notre sentiment quand Disenteuil entra. Mademoiselle de Jussy trouva sans peine l'occasion de parler de la Comtesse, elle loua sa beauté & son esprit, & adressant la parole au Comte, elle lui dit, je ne crois pas que Madame de Venneville oublie aisément le service que vous avez rendu au Chevalier de Fanime; j'entrevois chez elle un mouvement de reconnoissance, qui pour être

doux, n'en eſt pas moins vif. Je ſçai, Mademoiſelle, répondit Diſenteuil, que rien n'échappe à votre pénétration lorſque vous voulez vous en ſervir ; mais je ſçai bien auſſi que pour avoir matiere à railler finement vos amis, vous dites ſouvent avoir découvert ce que vous ne penſez que dans l'inſtant, & que vous ſentez propre à vous réjoüir : vous voilà dans le cas. Pourſuivez, je me prête de bonne grace à votre plaiſir. C'eſt vous, reprit Mademoiſelle de Juſſy, qui voulez railler, pour moi je vous dis ſérieuſe-

ment que le Chevalier de Fanime vous trouve généreux, que sa sœur vous trouve aimable, & que peu de soins vous acquéreroit la gloire d'en être aimé. Continuation de plaisanterie, reprit Disenteuil : c'est se mal tirer d'affaires, Monsieur le Comte, que de badiner, repliqua Mademoiselle de Jussy, la Comtesse vous aime, vous l'avez deviné, & la maniere mystérieuse dont vous vous défendez me persuade que vous ne négligerez pas cette conquête. Je n'ai pas la fatuité, Mademoiselle, lui dit Disenteuil, de croi-

re pouvoir inſpirer de l'amour lorſque je n'en reſſens pas ; mon cœur a été pénétré de la plus vive tendreſſe, j'ai fait tous mes efforts pour plaire, je n'ai pû même réuſſir à me faire écouter, & j'ai été forcé à contraindre tous mes mouvemens pour me conſerver encore le dangereux plaiſir de voir l'objet de ma tendreſſe. De pareilles expériences m'apprennent le peu que je vaux, & que je ne ſuis point du nombre de ces hommes, s'il en eſt, qui ſans aucuns ſoins & ſans même y penſer embraſent le cœur des belles. Oh !

pour cela, Mademoiſelle, reprit-je alors, vous avez tort & trop bonne opinion de vous, quoi ! vous croyez faire parler le Comte lorſqu'il ne le voudra pas, & ſûrement il ne le voudra jamais quand vous voudrez pénétrer ce qui ſe paſſe dans ſon ame ; vous devez ſçavoir depuis que vous le connoiſſez que c'eſt le plus diſcret de tous les hommes : gardez vos lumieres, faites vos réflexions ſur ſon chapitre puiſque cela vous amuſe, mais ne comptez pas de tirer de lui nul éclairciſſement. J'avois ſenti que le Comte prenoit un tour

qui l'auroit mené plus loin que je ne voulois ; je crûs devoir rompre une conversation embarrassante pour lui, pour moi, & qui pouvoit me faire juger qu'il étoit toûjours le même à mon égard ; je voulois du moins qu'il me fût permis de douter, mais je ne le pûs long-tems. Disenteuil m'ayant trouvée seule le lendemain, me parla ainsi.

Mon silence devient trop dangereux, Madame, pour le garder plus long-tems, je crains qu'il ne vous persuade à la fin que les sentimens que j'ai osez vous faire voir dans un tems où

vous les avez désapprouvez ne soient plus les mêmes ; je les conserve, Madame, ces sentimens avec la même vivacité, & voici ce qui m'a engagé à les taire depuis qu'il m'est permis de vous les montrer sans vous offenser. Je n'ai prétendu par mon silence que vous faire sentir que vous ne deviez point songer que Monsieur de Brionsel a pour moi une tendre amitié. Oui, Madame, c'est à vous seule à faire un choix ; mais doutez-vous que si ce choix tomboit sur moi, je ne fusse au comble de la fe-

licité ? & que le ſeul malheur que je crains, & auquel peut-être je ne pourrois ſurvivre ſeroit d'en voir un autre honoré. Si je ſuis deſtiné à cette infortune, croyez, Madame, que je renfermerai ma douleur, je vous en ôterai la connoiſſance, mais pour prix de ce dur ſacrifice, ne me refuſez pas la grace de croire que le mortel que vous rendrez heureux ne ſera pas, du moins par la délicateſſe & la violence de ſa paſſion, plus digne de recevoir votre main que l'étoit Diſenteuil. J'étois embaraſſée de ce que je

devois répondre à ce discours, lorſque Madame de Venneville entra; le Comte ne reſta que le tems qu'il falloit pour ne pas paroître incivil. A peine fut-il ſorti, que la Comteſſe me dit, c'en eſt fait, mon malheur eſt certain, Diſenteul eſt amoureux, je n'en puis douter, j'en ai la preuve. Quel eſt cette preuve? lui dis-je, la voici, repliqua-t-elle.

Tourmentée de l'incertitude ſi Diſenteuil aime ou non, j'ai voulu le ſçavoir, & le ſçavoir de lui-même. Tout ce que ma vanité a pû obtenir de moi a été

de ne pas me commettre, voici ce que je fis il y a quelques jours ; j'envoyai à la porte de Disenteuil une boëte qui renfermoit un nœud d'épée avec cette Lettre.

Si vous aimez, vous aimez avec trop de mystere, si vous êtes indifférent, vous l'êtes trop pour qui ne l'est pas pour vous Ne voyez-vous nul objet digne de vous toucher ? nul dont les manieres prévenantes fassent naître chez vous le desir d'y répondre ? Un intérêt peut-être trop tendre demande d'être éclairci sur ce qui se pas-

se dans votre cœur ; s'il n'est prévenu en faveur de personne, mettez ce nœud d'épée, ne le quittez point que vous ne sçachiez qui vous l'envoie ; cette complaisance qui marquera que vous êtes libre enhardira à vous dire ce que vous devriez avoir deviné si votre pénétration n'étoit en létargie par quelque cause que l'on ignore, mais que l'on souhaite d'approfondir.

Ah ! ma chere Comtesse, continua-t-elle, quelle honte, & quelle douleur pour moi, Disenteuil n'a pas fait seulement assez de cas de l'avis pour mettre au jour

jour ce nœud. Il aime, & il aime avec tant de délicatesse, qu'il croiroit l'avoir blessée s'il avoit mis ce ruban par un simple mouvement de curiosité ou de galanterie. C'en est donc fait, je suis sans espérance, j'ai une rivale, & votre discrétion m'en dérobe la connoissance. Que vous êtes cruelle ! je crois cependant la deviner, ah ! c'est Mademoiselle de Jussy. Oui, c'est elle que le Comte adore; oui, elle jouit du bonheur d'être aimée de cet homme parfait : parlez, ma chere Comtesse, me dit-elle, parlez ; convenez

qu'elle est ma rivale ? Il pourroit aimer, lui dis-je, Mademoiselle de Jussy, sans que je m'en fusse apperçue. Il se peut aussi que quelqu'autre objet l'occupe; Disenteuil est si discret, & si sage, qu'il en devient impénétrable: Non, me repliqua-t-elle, il ne l'est pas pour vous, vous sçavez son secret, j'en suis sûre, & vous pouvez, ma chere Comtesse, me refuser la consolation de m'apprendre quel est cet objet à qui il sacrifie tout. Quoi! l'état où vous me voyez ne vous fait nulle pitié ? & je ne pourrai obtenir de votre

amitié de vous faire parler? heureusement je n'eus pas le tems de lui répondre, nous fûmes interrompues par Mademoiselle de Jussy; sa présence redoubla l'agitation où étoit la Comtesse, qui sortit un instant après ne se sentant pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher un chagrin plein de dépit.

Qu'a donc Madame de Venneville, me dit Mademoiselle de Jussy, il paroît du trouble sur son visage? à peine m'a-t-elle regardé. Serois-je brouillée avec elle sans le sçavoir? Oui, lui repliquai-je: alors je lui

contai l'erreur de la Comtesse, & tout ce qu'elle venoit de me dire ; je lui dis aussi la conversation que je venois d'avoir avec Disenteuil ; elle trouva comme moi son procédé généreux. La démarche que vient de faire la Comtesse, lui dis-je, m'assûre qu'elle mettra tout en usage pour découvrir si vous êtes véritablement sa rivale, elle sera bien-tôt désabusée, & je tremble que sa jalousie ne retombe sur moi. Je vous admire, me dit Mademoiselle de Jussy, l'amour vous rend le cœur très-bon pour vos amies, je vois que vous

êtes charmée que Madame de Venneville me prenne pour ſa rivale, & que vous aimez mieux qu'elle me haïſſe que vous, mais ce n'eſt pas-là mon compte, car cette haine mettra du divorce dans notre ſocieté, & je ne veux pas en être la victime ſans l'avoir mérité : c'eſt vous qu'elle doit haïr, & c'eſt vous, s'il vous plaît, qu'elle haïra. Votre gayeté, lui dis-je, commence à m'impatienter, elle vous fait ſans ceſſe badiner ſur les choſes les plus ſérieuſes : conſentez, je vous prie, à reſter encore quelque-tems la rivale de

la Comtesse, j'ai besoin de son erreur pour n'être pas traversée dans mes desseins; si elle découvre que c'est moi que Disenteuil aime, elle me reprochera de ne lui avoir pas tout avoué : l'amour me montrera à elle comme son ennemie, il lui fera croire que je ne puis être indifférente pour un homme de ce mérite, & qu'elle aime ; mon frere qui découvrira son rival dans Disenteuil deviendra contraire au Chevalier ; il se rangera d'abord du parti du Comte & de mon pere ; le Chevalier même que Madame de Venne-

ville animera contre Disenteuil deviendra jaloux, il craindra un tel rival; pressé par sa sœur il exigera un sacrifice que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon pere me défendent d'accorder; sa tendresse s'allarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop sérieuses, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse;

j'aime encore mieux qu'elle me haïsse que si elle vous haïssoit, mais de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-tems l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passées depuis l'accident du Chevalier, je l'avois vû durant ce tems presque tous les jours, ma tendresse n'étoit plus un mystere pour lui, & la sienne paroissoit en avoir redoublé. L'im-

patience qu'il avoit de me voir chez moi l'y amena, quoiqu'il ne fût pas encore entierement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour : après l'avoir écouté assez longtems sans lui répondre que des yeux, je lui dis, la vanité vous a prêté des forces pour soûtenir vos malheurs, c'étoit elle qui nourrissoit votre passion, aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soûtiendrez-vous votre bonheur avec constance ? Quoi ! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la félicité

dont je ſuis occupé par la douloureuſe penſée que vous pouvez me croire capable de ceſſer de vous adorer ? quelle ſeroit la femme aſſez téméraire pour oſer avoir quelque confiance à mes ſermens quand je vous aurois été infidelle. Ah ! Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous ; quel eſtime ! quel reſpect ! quelle connoiſſance de votre caractere & de votre vertu ont fait naître & nourri ma paſſion ? Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu ſur votre conſtance, ce n'eſt pas par ces ſentimens que les

hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincere, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre, mais ses yeux sçurent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque-tems dans cette heureuse situation, mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit nul soupçon sur le Chevalier, ma tendresse pour lui & sa passion nous faisoient passer

des jours pleins de douceurs ; enfin j'eſpérois tout du tems & de cette généroſité que Diſenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la paſſion de Madame de Venneville pour Diſenteuil, je ne voulois pas l'inſtruire d'une choſe qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes intérêts : je ſentois par mes propres ſentimens que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impétueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bien-tôt déſabuſée des

ſoupçons qu'elle avoit conçus contre Mademoiſelle de Juſſy, je la vis plus ardente que jamais pour découvrir la perſonne que Diſenteuil aimoit, elle réuſſit; elle ſçut auſſi les dernieres volontés de Monſieur de Gondez, & de plus celle où mon pere étoit que j'obéiſſe aux intentions de ce mari mourant. Dès ce moment la Comteſſe ne fut plus occupée qu'à nuire aux deſſeins de Diſenteuil; elle deſira bien plus ardemment de me voir unie au Chevalier, l'amour & la jalouſie lui firent chercher les moyens de mettre les

choſes dans un état à rebuter entierement le Comte, & forcer mon pere à donner ſon conſentement en faveur du Chevalier; ce ne fut plus la fortune de ſon frere qui fit ſon zele, ce fut l'intérêt de ſa paſſion. Il étoit difficile qu'elle parvînt à ſon but ſans donner atteinte à ma réputation; je ne ſçai s'il lui en coûta pour prendre ſon parti, mais dès qu'elle l'eût pris elle ne reſpecta rien.

Le premier trait de ſa noire politique fut de me cacher ce qu'elle avoit appris & de le taire au Chevalier, mais dans une con-

versation qu'elle eut avec moi, elle chercha à s'assûrer de mes sentimens, je ne feignis point de lui dire que le Chevalier pouvoit compter sur ma main. La fortune de mon Frere ne répond pas à la vôtre, me dit-elle, si Monsieur de Brionsel regarde votre choix sans indulgence, qu'il le désapprouve, qu'il ait peut-être d'autres vûës; que ferez-vous? je resisterai avec fermeté, lui dis-je, & j'attendrai du tems & de mon respect pour mon pere que l'un & l'autre puissent désarmer sa séverité. Je crains bien, me répliqua-

t-elle, que ce profond respect & le pouvoir absolu que Monsieur de Brionsel a sur vous ne ruinent à la fin les affaires de mon frere ; car enfin vous n'avez pas encore fait une démarche pour applanir les difficultés que vous prévoyez. Qu'attendez-vous, ma chere Comtesse ? continua-t-elle, voulez-vous donner le tems au Comte de Brionsel de prendre des engagemens ? votre âge vous soûmet encore aux volontés de ce pere absolu ; cependant l'état de veuve devroit vous guérir de cette excessive crainte. Il est vrai,

repris-je, que je crains mon pere presqu'autant que je l'aime, & je conviens que je suis dans un embarras extrême pour lui découvrir mes sentimens pour le Chevalier. Que je serois à plaindre, ajoûtai-je, s'il les désapprouvoit d'une maniere dure! cette appréhension me fait encore temporiser. Il faut, je le vois bien, reprit la Comtesse, il faut aider à votre timidité, & que quelqu'un fasse pressentir à Monsieur de Brionsel que vous êtes sensible à la tendresse que mon frere a pour vous, c'est à Mondelis à rompre la glace, ou

à Disenteuil qui est aussi cher à votre pere que son propre fils. Ah ! m'écriai-je, que voulez-vous faire ! Non, continuai-je, ne pressons rien, attendons, le tems de mon deuil qui n'est pas prêt à finir nous fournira des occasions favorables à gagner l'esprit de mon pere ; je les chercherai, je les saisirai...... Vous repliqua la Comtesse, si l'on vous laisse faire, dans six mois vous ne serez pas plus avancée qu'aujourd'hui ; vous devriez rougir, non de votre passion, mais de votre foiblesse à la découvrir ! Ah ! ma chere Com-

tesse, repris-je, songez donc que si nous faisions parler si brusquement, que Disenteuil & mon pere pourroient me soupçonner d'avoir eu une intelligence secrette avec le Chevalier dans un tems où mon devoir me le défendoit. Je mourrois de douleur si ces hommes dont l'estime m'est si précieuse me croyoient criminelle. Le Ciel m'est témoin que j'aime le Chevalier de l'amour le plus pur & le plus vif; que je ne connois de bonheur que celui de m'unir à lui, mais je serois capable d'y renoncer s'il falloit l'acheter aux

dépens de ma gloire, & je pense assez avantageusement de votre frere pour croire qu'il y consentiroit. Que vous l'aimez foiblement ce frere, me dit la Comtesse, & qu'il est loin d'être heureux. S'il m'aime, lui repliquai-je, il doit l'être, étant persuadé que rien ne pourra jamais me faire changer de sentiment ; il est vrai que le caractere absolu de mon pere peut nous faire trembler, mais sa tendresse pour moi qui est extrême le ramenera à mes desirs.

Madame de Venneville comprit bien par ce que

je venois de lui dire que je n'aurois pas la force du moins de long-tems de parler à mon pere, elle craignit même que je n'eusse pas celle de lui resister. L'estime qu'elle me connoissoit pour Disenteuil, dont je ne faisois point de mystere, l'allarmoit encore. Enfin pour porter sa jalousie à l'extrême, il arriva ce que je vais vous conter.

Mon Frere fut un matin chez Disenteuil, il trouva sur la table de son cabinet le nœud d'épée que la Comtesse lui avoit envoyé il y avoit déja quelque-tems, mon frere le

trouva joli, le Comte lui dit de le prendre puisqu'il le trouvoit de son goût. Madame de Venneville étoit dans ma chambre lorsque mon frere entra ayant ce nœud fatal à son épée : la Comtesse n'eut pas de peine à le reconnoître ; est-ce-là une emplette de votre choix, lui dit-elle, ou bien est-ce une galanterie qu'on vous a faite ; c'est une galanterie de Disenteuil, reprit mon frere. Je vis le dépit & la rage exprimés sur le visage de la Comtesse, elle me lança un regard furieux que je pris innocemment pour une confidence de ce qui se pas-

soit dans son ame : mais que je me trompois, & que l'imprudence de Disenteuil manqua à me coûter cher, car je crois que ce dernier trait mortifiant détermina la Comtesse à ce qu'elle fit ensuite ; le don que le Comte avoit fait au premier venu de ce nœud la piquoit, mais l'idée que c'étoit sans doute un sacrifice qu'il me faisoit l'enflammoit de colere. Le desir de se venger la saisit, elle ne le pouvoit que par une perfidie ; pour se justifier ce dessein à elle-même, il falloit me croire perfide à son égard ; la jalousie le

lui persuada ; le mystere que je lui avois toûjours fait de la passion du Comte lui parut criminel ; sa jalousie alla plus loin, elle ne crut pas que Disenteuil m'eut rendu des soins inutilement, elle étoit trop pénétrée de son mérite : enfin, oubliant l'air naturel avec lequel je lui avois parlé du Chevalier, elle pensa que j'étois de mauvaise foi ; je crois que quand elle auroit rendu justice à mes sentimens, elle ne m'en auroit pas moins haïe ; elle adoroit Disenteuil, & mon crime à ses yeux étoit capital ; j'étois aimée de lui : enfin

enfin elle voulut prévenir tout ce qu'elle croyoit avoir à craindre, voici comme elle s'y prit.

Je vous ai dit, Madame, que j'avois surpris le Chevalier dans le tems de sa blessure, tenant mon portrait, mais je ne vous ai pas dit qui l'en a rendu le maître, & je dois vous l'apprendre. Avant d'aller en Bretagne j'avois eu la complaisance pour Monsieur de Gondez de me faire peindre par le fameux Largiliere; le Chevalier qui l'avoit appris engagea un homme qui faisoit la mignature d'aller chez ce

Peintre, & sous prétexte d'étudier & d'admirer ses ouvrages tâcher de tirer adroitement une copie de ce portrait; il le fit & réussit assez bien. Le Chevalier sçavoit que j'avois eu du hazard d'une loterie une boëte d'or, que Madame de Venneville en ayant loüé l'ouvrage singulier, & surtout le secret qui mettoit une peinture en toute sûreté, je lui en avois fait la galanterie. Le Chevalier la demanda à sa sœur qui se fit un plaisir de la lui donner. Mon Pere & Disenteuil la connoissoient, & mon Pere ignoroit que j'en eusse

faît présent à la Comtesse.

Elle pria le Chevalier de lui confier mon portrait dans cette boëte. Le Chevalier qui n'avoit aucune raison de soupçonner sa sœur, le lui donna. Madame de Venneville vint sur le champ chez moi, Disenteuil qu'elle y cherchoit y étoit, elle trouva le moment de lui dire qu'elle le prioit de venir chez elle le lendemain à dix heures pour une affaire qu'elle vouloit lui communiquer qui le regardoit. Disenteuil le lui promit & sortit dans l'instant. Elle resta peu de tems après lui, & lors-

qu'elle m'eût quittée, elle paſſa dans l'appartement de mon Pere. Je viens vous demander, Monſieur, lui dit-elle, en l'abordant, ſi vous voulez bien me faire l'honneur de venir demain à trois heures chez moi, j'ai à vous entretenir d'une affaire ſérieuſe. Mon Pere lui répondit avec politeſſe qu'il ſe rendroit à ſes ordres. Diſenteuil fut chez elle le lendemain, & voici comme elle lui parla.

Ce que j'ai à vous dire regarde le bonheur de Madame de Gondez; vous ſentez-vous aſſez de pouvoir ſur vous-même pour

lui sacrifier le vôtre ? Que puis-je faire, Madame, reprit Disenteuil d'un air étonné qui puisse contribuer au bonheur de Madame de Gondez, & qui doive me coûter le mien ? j'ai peine à le comprendre. Ses intérêts me sont si chers qu'il est difficile que je n'aille pas avec plaisir au devant de tout ce qui peut lui marquer mon attachement. Vous êtes surpris, repartit alors la Comtesse, de ce que je vous dis ? Mais pour vous mettre en état de m'écouter avec attention, & pour vous donner la confiance nécessaire pour me

répondre, je vous dirai que Madame de Gondez m'a fait confidence de votre tendreſſe pour elle, des dernieres volontés d'un mari & de celles de ſon pere. Malgré tous ces avantages qui ſemblent vous donner des droits pour ſa poſſeſſion, voulez-vous l'obtenir par la contrainte ? Moi! Madame, s'écria Diſenteuil, moi! chercher à contraindre Madame de Gondez : le Comte de Brionſel peut me faire l'honneur de penſer à moi, mon oncle peut avoir enviſagé avant de mourir que cet établiſſement conviendroit à l'un

& à l'autre ; mais Madame de Gondez m'a-t-elle vû me prévaloir de ces dispositions favorables d'un mari & d'un pere ? non, & elle est trop juste & doit trop me connoître pour penser que je veuille me servir d'aucune autorité pour lui arracher son consentement. Non, Madame, il faut que ce soit le cœur de Madame de Gondez qui lui fasse donner la main ; plus elle mérite d'être aimée, plus il est nécessaire d'être aimé d'elle pour être heureux en la possedant. Eh bien ! Monsieur, reprit la Comtesse, il faut donc

vous dire que ſon bonheur dépend de vous voir renoncer à elle ; cet effort eſt digne de votre généroſité, & ſon eſtime pour vous eſt au point de croire que vous êtes capable d'un tel ſacrifice. Madame de Gondez, repliqua Diſenteuil, auroit pû elle-même me faire l'honneur de m'expliquer ſes ſentimens, elle me connoît aſſez pour ne devoir pas douter que ſes volontés ne ſoient pour moi des ordres abſolus. C'eſt parce qu'elle vous connoît, lui dit la Comteſſe, qu'elle n'a pas la force de vous avoüer elle-même la paſſion dont

elle eſt prévenue ; ſon amitié pour vous n'a pû y conſentir. Enfin vous ſçavez qu'elle dépend d'un pere abſolu & inébranlable dans ſes volontés ; que le choix qu'il a fait de vous ſelon vos déſirs met un obſtacle aux deſſeins de Madame de Gondez que vous ſeul pouvez lui faire ſurmonter ; c'eſt donc à vous à guérir Monſieur de Brionſel de ſa délicateſſe ſur l'exactitude du point d'honneur pour rendre ſa fille maîtreſſe de ſon ſort. Cette délicateſſe ſur le point d'honneur me regarde, Madame, repliqua Diſenteuil, autant &

plus que Monſieur de Brionſel ; non je ne puis par aucune démarche donner occaſion à un homme que je reſpecte, & qui me fait l'honneur de m'aimer de penſer que je n'ai pas répondu de bonne foi à ſes deſſeins lorſqu'il me les a communiqués avec ſincérité : mon eſtime pour Madame de Gondez eſt la même, Monſieur de Brionſel pourroit croire qu'elle eſt alterée, ou que mes ſentimens varient, & que j'ai pris contre ma parole quelqu'autre engagement : je cheris trop ſon amitié pour riſquer de la perdre par une

conduite ſi contraire à ce que je lui dois, & à ce que je me dois à moi-même. Madame de Gondez, continua-t-il, a le pouvoir ſur ſon pere que le ſang & la connoiſſance d'un vrai mérite donnent, qu'elle agiſſe, ou faſſe agir, & lorſque Monſieur de Brionſel ſera ébranlé, je remplirai le devoir d'un honnête homme. Vous déguiſez en vain, Monſieur, lui dit la Comteſſe, vous connoiſſez trop le Comte de Brionſel pour penſer que rien puiſſe l'ébranler, ainſi c'eſt toûjours contraindre Madame de Gondez que de conſerver

ſon pere dans votre parti. Je le vois bien, continua-t-elle, il faut ſans nul détour vous inſtruire de tout. Madame de Gondez & mon frere le Chevalier s'aiment depuis plus de deux ans, ce n'eſt pas une paſſion naiſſante qu'aucuns devoirs puiſſent ſurmonter. Vous paroiſſez ému à ce diſcours, lui dit-elle. Il eſt vrai, Madame, répondit Diſenteuil, & je ne puis penſer ſans trembler qu'une vertu auſſi... Tenez, reprit la Comteſſe en lui coupant la parole, tenez voilà la preuve de ce que je vous dis, en lui montrant mon

portrait, Madame de Gondez le donna à mon frere en partant de Paris pour aller en Bretagne, & de plus le voyage que le Chevalier a fait à Gondez étoit de ſon aveu. Je ne vous dis plus rien, continua-t-elle, je crois vous avoir mis en état de prendre le parti que la délicateſſe & l'honneur exigent de vous. Je ſens, Madame, reprit Diſenteuil, la conduite que je dois tenir, & je me flatte que Madame de Gondez aura lieu d'en être ſatisfaite. Il laiſſa la Comteſſe dans un déſordre qu'elle ne put même lui cacher, & qui ne

lui échappa pas.

Mon Pere alla chez elle comme il lui avoit promis, elle lui dit. Il y a long-tems, Monſieur, que je balance à vous inſtruire d'une choſe qui vous affligera peut être; mais l'amitié que j'ai pour Madame deGondez m'engage à rompre le ſilence pour vous apprendre qu'elle eſt prévenue d'une paſſion violente que ni ſon reſpect, ni la crainte de vous déplaire ne ſçauroient ſurmonter. Permettez-moi, Madame, lui dit mon Pere, de vous dire que je vous crois mal inſtruite. Si ma fille a de

la prédilection pour quelqu'un, c'est de mon consentement. Vous êtes son amie, mais ce n'est pas d'elle sans doute que vous tenez cette confidence, ma fille sçait que j'ai des vûes pour elle, sa soumission à mes volontés, & plus que tout, son caractere me défendent de la soupçonner seulement de manquer jamais à ses devoirs. On hazarde rarement, Monsieur, repartit la Comtesse, une pareille confidence à un pere tel que vous, lorsque ce n'est pas de la bouche même de sa fille qu'on tient le secret de son cœur. Celui de Ma-

dame de Gondez m'eſt entierement connu, & ſi vous lui refuſez les ſentimens de pere dans cette occaſion, j'oſe vous aſſûrer qu'elle ſera la plus malheureuſe femme du monde. Quoi! Madame, s'écria mon Pere tout ému, il ſeroit vrai que ma fille aimeroit ? Oui, Monſieur, repliqua la Comteſſe, elle aime. Eh bien! Madame, reprit mon pere bruſquement, apprenez-moi le choix de ma fille ? ſans doute que je ne dois pas l'approuver, puiſqu'elle me l'a caché avec tant de ſoin juſqu'à ce jour. Non, Monſieur, lui dit la Comteſſe,

ſon choix ne lui fait point de honte, & je crois qu'il ne vous fera pas rougir; c'eſt mon frere, c'eſt le Chevalier de Fanime qu'elle aime, ſa naiſſance & ſi j'oſe le dire, ſon mérite perſonnel ne le rendent pas indigne des bontés de Madame de Gondez. Sa fortune ſeule pourroit être contre lui, cependant elle n'eſt pas aſſez médiocre pour être un obſtacle ſuffiſant pour vous arrêter. Madame, lui dit mon pere, le miſtere que ma fille m'a fait de ſes ſentimens m'a donné le tems de prendre des engagemens pour elle,

j'ai donné ma parole, ma fille peut refuser sa main, mais je refuserai mon consentement pour tout autre que celui sur lequel j'ai jetté les yeux. Ce n'est pas, Madame, continua-t-il, que je n'estime le Chevalier de Fanime, je connois sa naissance & son mérite, souffrez cependant que je vous dise, que me parler aujourd'hui seulement de cette passión réciproque, ce n'est pas me demander mon consentement, c'est vouloir me l'arracher; & ma fille étoit assez instruite de mes sentimens pour devoir éviter cet engagement.

Il étoit formé, reprit Madame de Venneville, avant que Madame de Gondez pût prévoir vos volontés; non, Madame, s'écria mon Pere, & sa foiblesse est d'autant plus criminelle qu'elle est la preuve de sa désobéissance à mes ordres. Eh bien! Monsieur, lui dit la Comtesse, il faut la justifier., elle aime mon frere depuis plus de deux ans.... & vous justifiez ma fille? Madame, s'écria mon Pere. Mais non, continua-t il, on veut surprendre ma crédulité: ma fille n'est pas capable d'un pareil égarement. Ce portrait, reprit la Comtesse,

qu'elle donna à mon frere en partant pour la Bretagne, eſt un témoin de leur paſſion mutuelle; mon Pere ne douta plus de tout ce que la Comteſſe venoit de lui dire lorſqu'il vit mon portrait, ſur tout dans cette boëte qu'il reconnut d'abord pour avoir été à moi. Il ſe tranſporta de colere, tint pluſieurs diſcours dont le déſordre marquoit celui de ſon ame. La Comteſſe lui dit, croyez-moi, Monſieur, reſpectez-vous, reſpectez une fille qui n'eſt que malheureuſe. Donnez-vous le tems de vous conſulter vous-même, peut-

être lorſque vous aurez pris conſeil de votre raiſon aurez-vous plus de douceur pour Madame de Gondez, & vous ſentirez la néceſſité de ne point vous oppoſer à ſon bonheur. Mon Pere ne put écouter cette remontrance ſans des mouvemens de colere qui éclatoient dans ſes yeux. Il quitte la Comteſſe ſans lui répondre.

Voilà Madame de Venneville qui réfléchit ſur ce qu'elle venoit de faire ; peu contente de Diſenteuil, elle l'étoit moins de mon pere, & point du tout d'elle. Elle ne goûtoit pas les pré-

mieres douceurs qu'elle avoit attendues de ſa perfidie, le Comte avoit été incrédule, & mon Pere inflexible, elle étoit criminelle & imprudente,& prévoyoit qu'elle n'en ſeroit pas plus heureuſe, elle ſe repentoit je crois, non par vertu, mais par intérêt & vanité.

Mon Pere rentra chez lui ſur le champ, je fus aſſez heureuſe pour ne m'y pas trouver; Diſenteuil arriva preſque comme lui, il le trouva ſi ému qu'il lui en demanda la cauſe. Ah! mon cher Comte, s'écria mon pere, que je ſuis à plaindre! on vient de me

dessiller les yeux sur la conduite d'une personne qui m'est chere, & ce que je viens d'en apprendre me force à passer subitement de la haute estime au plus parfait mépris. Hélas! mon cher Comte, continua-t-il, qu'il m'en coûte pour renoncer à ma prévention : rien ne m'y avoit jamais préparé. D'où venez-vous? lui dit Disenteuil; dites-le moi, Monsieur, j'ai des raisons qui autorisent cette question. Je sors de chez la Comtesse de Venneville, lui répondit mon Pere. Et bien, Monsieur, lui repliqua Disenteuil, ne perdez

rien de cette haute eſtime que vous avez toûjours eue pour une fille reſpectable ; je vais la juſtifier avant même que vous m'ayez dit le ſujet qui vous irrite.

Je ſuis aſſez malheureux pour être la cauſe innocente de la noire manœuvre de Madame de Venneville: mon attachement pour Madame de Gondez, & vos vûes qu'elle a pénétrées ont porté la fureur dans une ame que j'ai rendue ſenſible ſans y penſer. La Comteſſe de Venneville vous aime, reprit mon pere étonné : j'ai lieu de le croire, lui répondit Diſenteuil, & ce n'eſt

n'eſt point la vanité qui me le perſuade. J'ai bien prévû, continua-t-il, qu'une tendreſſe (que la malignité de mon étoile a fait naître,) produiroit des effets qui me ſeroient funeſtes & qui porteroient contre Madame de Gondez : c'étoit pour détruire toute l'eſtime que j'ai pour elle ; & me forcer à renoncer au deſir de lui plaire, que ce matin on m'a tenu des diſcours que je n'ai achevé d'entendre que pour être inſtruit juſqu'où va la malice de Madame de Venneville ; c'eſt pour vous forcer ſans doute à faire un éclat capable de

me faire prendre mon parti que cette femme artificieuse vient de vous tenir le même langage. Cette intelligence qu'elle a voulu vous persuader être formée depuis plus de deux ans entre Madame de Gondez & le Chevalier de Fanime est une imposture ; le portrait en est une suite ; le Chevalier en est possesseur, il est vrai, mais je sçai, & j'en ai la preuve, que Madame de Gondez ne l'a jamais donné au Chevalier. Souvenez-vous, Monsieur, qu'elle fit faire son portrait quelque-tems avant d'aller en Bretaghe ; le Cheva-

lier aura séduit quelque éleve de Largiliere par le moyen de qui il en aura eu une copie. Mais, reprit mon Pere, il est dans une boëte qui étoit à ma fille, comment a-t-elle passé dans les mains du Chevalier? par sa sœur, repliqua Disenteuil, à qui je sçai que Madame de Gondez la donna à peu près dans ce tems-là. Je conviendrai, Monsieur, ajoûta Disenteuil, que l'intérêt que j'ai toujours pris à Madame de Gondez m'a fait pénétrer dès sa naissance la passion du Chevalier de Fanime, mais cette premiere

connoiſſance jointe à l'avantage de n'avoir pas quitté de vûe Madame de Gondez ne ſçauroit me rendre ſa conduite ſuſpecte. Si elle avoit aimé le Chevalier, auroit-elle preſſé elle-même mon oncle d'aller en Bretagne où elle a reſté un an entier preſque malgré lui ? vous pouvez m'en croire, la plus auſtere vertu n'a rien à reprocher à votre fille, elle a toûjours été ferme dans ſes devoirs. Enfin, Monſieur, continua Diſenteuil, voyant que mon Pere ne paroiſſoit pas encore convaincu, vous faut-il un témoignage plus certain

pour achever de vous désabuser ? tenez, lui dit-il, lisez cette lettre, en lui presentant celle que le Chevalier m'avoit écrite en partant de Rennes, & que Disenteuil m'avoit volée dans une cassette que j'avois étourdiment laissée ouverte. Lors il conta à mon pere le voyage du Chevalier en Bretagne, & la maniere précipitée dont il étoit parti de Gondez. Vous me rendez la vie, mon cher Comte, lui dit mon Pere. Cependant, continua-t-il, c'est en son nom que la Comtesse m'a parlé.... Et je suis sûr, reprit Disen-

teuil, que c'eſt ſans ſon aveu. Mais, Comte, lui dit mon Pere, ſi cet artifice n'avoit nul fondement, qu'en eſpéreroit Madame de Venneville, puiſqu'il tomberoit au moindre éclairciſſement? Je conviens, reprit Diſenteuil, que le Chevalier de Fanime aime Madame de Gondez depuis plus de deux ans, peut-être qu'un amour ſi ſoûtenu a fait effet ſur ſon cœur depuis ſon veuvage : voilà Monſieur, où doivent ſe borner vos ſoupçons juſqu'à ce que Madame de Gondez vous ait éclairci plus particulierement; ſa franchiſe

vous découvrira bien-tôt la vérité. Enfin Disenteuil me justifia avec tant de force que mon Pere resta désabusé, du moins de ce qui l'avoit le plus irrité contre moi. Disenteuil fit plus, il conjura mon pere, si je lui avouois d'avoir de la passion pour le Chevalier, de ne pas me contraindre, il lui dit qu'il étoit prêt à m'épouser si mon cœur n'y mettoit point d'obstacle, mais qu'il le prioit de ne plus songer à lui si mon penchant m'entraînoit ailleurs.

Lorsque je fus rentrées, mon Pere passa dans mon

appartement, il me dit avec assez de douceur qu'on lui avoit apprit que je regardois le Chevalier de Fanime avec prédilection. Parlez-moi naturellement, ma fille, continua-t-il : moi ! m'écriai-je un peu émue : moi ! j'aimerois.... Oui, vous aimez, reprit-il, & vous aimez le Chevalier de Fanime ? ne m'en faites point un mistere ; répondez-moi avec franchise, je ne veux pas vous contraindre à épouser Disenteuil, mais il mérite trop votre estime & même votre amitié pour abuser de sa confiance. Vous ne m'avez point ap-

prise, repliquai-je, à déguiser la vérité, & j'aime mieux hasarder de vous déplaire en vous avouant mes sentimens que de vous donner occasion de penser que je sois capable d'aucun détour avec vous. Oui, Monsieur, j'aime le Chevalier de Fanime, mais ma tendresse sera toûjours la victime de vos ordres quand vous ne voudrez pas la regarder avec bonté : j'ose pourtant espérer que vous ne me refuserez pas de rester libre, si vous désapprouvez mon choix. N'ai-je point à me plaindre de vous, reprit mon pere, d'avoir si

peu combattu un penchant qui me forcera de manquer de parole au plus honnête homme du monde, & pour qui j'ai la plus tendre amitié. Songez-vous, ma fille, au chagrin que vous me donnez par cette passion que..... Voilà ma main, Monsieur, repliquai-je à mon pere, ma tendresse ne peut me porter à la désobéissance, j'épouserai le Comte de Disenteuil si vous me l'ordonnez, je ne vous ferai point rougir en donnant la moindre atteinte à mon devoir : mais quelle est ma destinée ! vous me rendrez la plus malheu-

reuſe femme du monde, en m'uniſſant à l'homme le plus eſtimable que je connoiſſe, & que je me reprocherai à tous les inſtans de ne pas aimer autant qu'il le mérite. Je ferai plus, Monſieur, je n'empoiſonnerai point ſa félicité en lui apprenant ma ſituation, qui m'attireroit ſa pitié, heureuſe ſi ma triſteſſe profonde ne la lui découvre pas. Mon Frere entra dans ce moment : venez, mon fils ; lui dit mon pere, venez apprendre quelle eſt la fauſſeté de Madame de Venneville ; c'eſt la plus perfide de toutes les femmes, elle

trahit votre tendresse, elle trahit l'amitié de votre sœur, & sans Disenteuil qui vient de m'arracher à l'erreur où elle venoit de me plonger, j'aurois la douleur de croire ma fille indigne de la moindre estime. Quoi ! m'écriai-je, Madame de Venneville a voulu me noircir.... Oui, ma fille, reprit mon Pere en m'interrompant, elle a voulu vous déshonorer dans mon esprit & dans celui de Disenteuil : cependant c'est lui qui vient de me désabuser, c'est lui qui vient de m'ouvrir les yeux sur l'innocence de votre conduite que la Comtesse a voulu

noircir par la calomnie la plus affreuſe. Alors il nous raconta la manœuvre de cette artificieuſe femme avec lui & le Comte. Qui peut avoir inſtruit, dis-je, à mon pere, Madame de Venneville des ſentimens du Comte pour moi, & de vos deſſeins ? c'eſt moi, reprit mon Frere, outré de douleur & de colere, c'eſt mon imprudence, ou plutôt ma foibleſſe qui vous a fait courir le riſque de perdre l'eſtime de mon pere. Vous en êtes puni, lui dis-je, puiſqu'elle vous arrache à une erreur qui vous étoit peut-être trop chere, &

qu'elle vous démasque la Comtesse. J'avouë, continuai-je, que j'ai manqué d'expérience pour connoître un caractere aussi dangereux. Vous en êtes instruits tous deux, reprit mon pere, conduisez-vous en conséquence, & ne faites rien dont je puisse me plaindre. Je n'attens pas vos ordres, Monsieur, dit alors mon frere, pour vous assûrer que je ne verrai plus Madame de Venneville, la vanité & l'honneur auront bien-tôt étouffé la passion que j'avois pour elle; en un mot, je dois ce sacrifice à ma sœur, & je me

le dois à moi-même. Songez à la parole que vous me donnez, lui dit mon Pere : pour vous, ma fille, continua-t-il, je ne vous dis rien, un reste d'amitié que l'habitude seule avoit formée, doit céder sans peine à votre raison. Triste conversation qui me fournit une ample matiere à des reflexions bien affligeantes.

Mon Pere en me quittant donna ordre à son Suisse de ne laisser jamais entrer le Chevalier, soit qu'il me demandât, ou demandât mon frere. Le procédé de Madame de Venneville rompoit pour jamais

le lien de l'amitié entre elle & moi, la seule idée consolante qui se présentoit à mon esprit étoit de penser que le Chevalier n'avoit point de part à la perfidie de sa sœur; la connoissance que je croyois avoir de son caractere, & celle qu'il avoit du mien m'en assûroient. Je resolus donc de lui écrire, je voulois le voir, & ne sçavois en quel endroit. Madame de Jussy mourante m'ôtoit la liberté de prendre la maison de sa fille qui étoit l'unique pour moi: enfin, je pris le parti que vous allez apprendre par ces mots:

La maiſon de mon Pere vous eſt défendue, & je m'interdis pour jamais celle de Madame de Venneville; peut-être que ce diſcours eſt une énigme pour vous, du moins je le ſouhaite. Trouvez-vous ce matin à dix heures aux Thuilleries ſur la terraſſe des Capucins, où vous arriverez par le Carouſel, j'aurai la douleur de vous apprendre des choſes qui vous affligeront par les endroits les plus ſenſibles. Adieu, Chevalier, de la conſtance & de la fermeté dans nos ſentimens peuvent ſeules mettre fin à des obſtacles malheureux qui

peut-être ne font que de commencer.

Le Chevalier se rendit aux Thuilleries avec une inquiétude facile à comprendre; j'y allai avec Souville; le Chevalier m'aborda d'un air troublé, en me disant, la maison de Monsieur de Brionsel m'est défendue, Madame, de quel crime me punit-il? & quel est celui de ma sœur pour se trouver enveloppée dans mon malheur? c'est elle, lui dis-je, qui a mis les choses dans l'état où elles sont, c'est sa perfidie à mon égard.... ma sœur, s'écria

le Chevalier, en m'interrompant. Ah ! Madame, êtes-vous bien informée ? écoutez-moi, lui dis-je, avant de vous étonner. Alors je lui contai l'amour de la Comtesse pour Disenteuil, tout ce que cette passion lui avoit fait faire, enfin ce qui s'étoit passé la veille.

Justifiez-la à present, continuai-je, ou plutôt justifiez-vous d'avoir abandonné mon portrait à des desseins perfides. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, ayez pitié de l'état où je suis, ne m'accablez pas du reproche d'avoir eu assez de

confiance pour une sœur que j'en croyois digne, & que même votre amitié pour elle autorisoit ; ma sœur, continua-t-il, sacrifie votre gloire, la mienne, la sienne au desir de se satisfaire : non, le mépris le plus outrageant ne sçauroit la punir assez, j'y joindrai celui de ne la voir jamais. Je vous défends, lui dis-je, de faire un éclat qui tourneroit contre moi : ne la punissez pas d'un égarement dont elle portera toute la peine. Mais, continuai-je, il n'est plus question du mal qu'elle vient de nous faire, il faut y cher-

cher un remede. Je ne ſçaurois plus vous voir qu'il n'en coûte à ce que je me dois ; la maiſon de Mademoiſelle de Juſſy eſt la ſeule où je puiſſe me permettre cette licence ; la mort de ſa mere que je viens d'apprendre nous en ôte la liberté pour quelques jours ; je ne vous verrai donc que lorſque cette aimable fille ſera en état de nous recevoir. Que je ſuis à plaindre, Madame, me dit tendrement le Chevalier ; ma ſœur perfide à votre égard & au mien, Monſieur de Brionſel déclaré contre moi & prévenu peut-être

dans ce moment contre ma probité, & plus que tout, Madame un rival que vous venez de me découvrir. Eh quel rival encore ! un homme redoutable par ſon mérite qu'un pere ambitieux & altier vous ordonne de prendre pour époux ; je ne vous verrai plus que rarement & qu'avec contrainte, tandis que ce rival ſi dangereux vous verra tous les jours ; votre cœur ſeul eſt pour moi : c'en eſt aſſez, lui dis-je, pour vous raſſûrer. Que je crains, reprit le Chevalier, l'autorité de Monſieur de Brionſel ? & votre reſpect

pour lui. Je ne ſuis point accoûtumée, lui repliquai-je, à déſobéir à mon Pere, cependant je vous promets de reſiſter à ce qu'il veut. Oui, je me conſerverai libre, juſqu'à ce que je puiſſe me donner à vous, eſtimez-moi aſſez pour ne pas mettre en doute la parole que je vous donne. Le Chevalier étoit ſi pénétré de douleur que ſes diſcours n'avoient nulle ſuite. Les miens ſe reſſentoient auſſi de l'agitation où j'étois; enfin je le quittai en l'aſſurant que rien n'ébranleroit jamais mes ſentimens; il me pria de lui donner la

permiſſion de m'écrire, je fais plus, lui dis-je, je vous promets de répondre à vos lettres, ce ſeroit être trop cruels à nous-mêmes que de nous refuſer ce plaiſir dans nos malheurs.

J'allai en ſortant des Thuilleries chez Mademoiſelle de Juſſy lui témoigner la part que je prenois à ſa douleur, je la trouvai ſi pénétrée de la perte qu'elle venoit de faire, que je crus devoir l'arracher de chez elle: mon Pere la reçut avec une amitié d'autant plus ſincere qu'il l'eſtimoit véritablement, il l'avoit toujours fort aimée, cent fois il

il avoit ſouhaité qu'elle eût été l'objet de l'attachement de mon frere.

Après le dîner, je laiſſai Mademoiſelle de Juſſy dans l'appartement de mon Pere, je paſſai dans le mien, à peine y étois-je, qu'on m'annonça Diſenteuil. Votre modeſtie ſouffrira-t-elle, lui dis-je, que je vous témoigne ma reconnoiſſance d'avoir développé à mon Pere des vérités qui m'ont dérobée à ſon reſſentiment, & qui m'ont conſervé toute ſon eſtime. C'eſt à vous aujourd'hui à qui je la dois. Vous ne la devez, Madame, reprit modeſtement

Disenteuil, qu'à l'innocence de votre conduite, je vous devois le témoignage que j'en ai rendu à Monsieur de Brionsel : en effet, Madame ; qui peut avec plus de connoissance que moi vous rendre justice & vous estimer autant que vous le méritez. Heureux ! si j'avois pu m'arrêter à ces simples sentimens. Ne vous allarmez point, Madame, je ne romps aujourd'hui le silence que pour vous dire en prenant congé de vous, que je pars plus pénétré que jamais de la passion violente que vous m'avez inspirée. Je ne vous par-

lerai point, lui dis-je, de l'eſtime que j'ai pour vous, c'eſt un ſentiment que je partage avec toutes les perſonnes qui vous connoiſſent, mais la plus ſolide amitié & la plus ſincere reconnoiſſance ne peuvent-elles vous arrêter? Pourquoi me donner la douleur de vous voir partir ſi précipitamment dans le tems que je dois le plus à votre généroſité. Vous ne lui devriez rien, Madame, me dit Diſenteüil, ſi je reſtois à Paris; les bontés que Monſieur de Brionſel a pour moi ſeroient toûjours un obſtacle à ce que vous pouvez regarder

comme votre bonheur ; Non, Madame, je ne veux point le traverſer. C'eſt en m'éloignant que je veux conſerver toute votre eſtime, & vous laiſſer maîtreſſe abſolue de votre ſort. Monſieur de Brionſel eſt déja inſtruit de mes ſentimens, il ſçait que je donnerois la moitié de ma vie pour vous poſſéder, mais il ſçait auſſi, Madame, que je ne voudrois vous obtenir que de vous-même. Enfin je l'ai prié de ne plus vous contraindre ſur le choix d'un époux. Que je ſuis injuſte, m'écriai-je ; eh que vous êtes malheureux,

lui dis-je, pénétrée d'admiration ! Ah ! Madame, s'écria Disenteuil en se jettant à mes genoux, que mon sort est en effet digne de pitié, je vous adore, & je vous perds ! un autre vous possédera, quel tourment pour moi seulement d'y penser. Il ne fut plus le maître dans ce moment, ni de sa douleur, ni de ses larmes qu'il répandit sur mes mains qu'il tenoit serrées dans les siennes ; j'avoue que je n'eus pas la dureté de les lui arracher. Que faites-vous, lui dis-je, mon cher Comte, à quoi vous sert toute votre raison?

ſervez-vous-en contre moi, je ne mérite pas des ſentimens ſi tendres. Il garda aſſez long-tems le ſilence ; les yeux attachés fixement ſur moi, & ſe relevant tout à coup, il me dit, adieu Madame, je ne vous verrai plus, je vous dois cet effort, je vais partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour vous y regretter le reſte de ma vie. C'en eſt donc fait, continua-t-il, je vous quitte, juſte Ciel ! puis-je le penſer.... Adieu, Madame, reprit il encore, en m'embraſſant tendrement, je ſouhaite que vous ſoyez

aussi heureuse que je vais être à plaindre. Il me quitta sans me donner le tems de lui répondre. Je sentis dans cet instant une véritable affliction de l'état où je voyois Disenteuil ; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance pour ne pas ressentir uue sincere douleur de l'excès de la sienne.

Un caractere aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais démentie, des actions répétées & toûjours généreuses vous íntéressent pour Disenteuil, & je sens que vous vous révoltez contre

moi, mais suspendez votre jugement, je l'avoüerai cependant, je sentis dans cette occasion une secrette confusion de la préférence que j'avois donnée au Chevalier sur Disenteuil, j'aurois voulu m'arracher au premier pour me donner à l'autre qui me forçoit malgré moi & même malgré ma prévention à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement, car je ne pouvois refuser à Disenteuil l'aveu intérieur de la supériorité de ce vrai mérite qui seul devroit justifier la foiblesse des femmes,

mais mon cœur nourri dans l'espérance de rendre le Chevalier heureux, & toûjours entraîné par son penchant étoit plus fort que ma raison qui me faisoit rougir inutilement.

J'étois dans cette situation, lorsque mon Pere entra : qu'avez-vous, ma fille, me dit-il, vous paroissez troublée ? Disenteuil qui sort de votre appartement vous cause-t-il ce désordre ? Oui, Monsieur, lui repliquai-je, il vient de prendre congé de moi, & j'avoue que son départ me touche sensiblement. Le principe qui le fait partir

est si généreux que je me reproche de n'être pas la maîtresse de l'arrêter. Je souhaite que vous ne vous fassiez jamais que ce reproche, reprit mon Pere ; & puissiez-vous ne jamais regretter Disenteuil ; mais ma fille, souvenez-vous qu'un homme tel que lui est rare. Mademoiselle de Jussy qui entra dans le moment interrompit un discours très-embarassant pour moi ; je passai le reste du jour & la nuit occupée du départ de Disenteuil. La noblesse de ses procédés me frappoit au point que j'aurois voulu lui sauver la

douleur de me voir au Chevalier, & je tremblois presque dans le même instant que mon Pere ne fût inexorable.

Le lendemain Souville me rendit une lettre du Chevalier ; à peine avois-je achevé de la lire que mon Pere entra. Disenteuil est parti, Madame, me dit-il, sa générosité vous débarrasse de ses soins, & vous délivre de mes importunités, puisqu'il m'a prié de ne plus penser à lui. La conduite toujours soutenue du Comte de Disenteuil, repliquai-je, m'a accoûtumée à tout ce qu'il peut faire de plus gé-

néreux ſans en être ſurpriſe. Deux jours après mon Pere eut avec moi cette converſation.

Je m'en ſuis déja expliqué avec vous, ma fille, me dit-il, je ne veux pas vous contraindre à épouſer Diſenteuil, je vous ſacrifie le deſir ardent que j'avois d'unir cet homme eſtimable à ma famille, je vous demande pour reconnoiſſance à votre tour, un ſacrifice, il vous coûtera, je le crois, mais mon eſtime, pour Diſenteuil, ma prudence & ma tendreſſe pour vous l'exigent. Songez-vous quel homme vous

refuſez ? avez-vous mûrement reflechi, ma fille, à qui vous le préférez ? Diſenteuil poſſede toutes les qualités qui compoſent un homme parfait. Il joint à ces qualités une grande naiſſance, & plus de cent mille livres de rente ; le Chevalier de Fanime eſt de bonne maiſon, j'en conviens, mais ſa fortune eſt médiocre & quelque ſoit votre prévention vous ne ſçauriez vous empêcher de connoître que ſon mérite eſt bien inférieur à celui de Diſenteuil ; cependant, ma fille, je ne m'oppoſerai point à ce que vous vou-

lez, si le Chevalier de Fanime vous mérite, & si vous persistez dans votre dessein lorsque vous aurez passé avec moi une année à Mondelis, voilà le sacrifice que je vous demande; mon consentement y est attaché. Vous n'avez pas besoin, Monsieur, répondis-je à mon Pere, de joindre à vos ordres une récompense de ce prix pour m'engager à vous obéir, il suffit que vous ordonniez, mon respect & mon attachement pour vous me feront toûjours condescendre sans même murmurer à tout ce qui pourra vous

prouver que je mérite vos bontés. Vous voulez que j'aille à Mondelis, je suis prête à partir, marquez-moi le jour de votre départ, & je vais me préparer à vous suivre ; oui, mon Pere, continuai-je, vous êtes & serez toujours le maître de ma conduite. Que je suis content de vous, ma fille, me dit-il en m'embrassant, plaise au Ciel que vous soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être ; & que je me sens heureux pere de vous voir tant de vertu. Il me dit ensuite que mon frere venoit aussi à Mondelis & que nous par-

tirions dans huit jours, je lui demandai s'il approuveroit que j'engageasse Mademoiselle de Jussy de venir passer avec moi une partie de son deuil. Mademoiselle de Jussy mérite votre amitié, me répondit-il, choisissez toujours des amies de cette espece, vous ne vous en repentirez jamais. Tâchez, continua-t-il, de la déterminer à ce voyage, je serai charmé qu'elle contribue à vous rendre le séjour de Mondelis aimable.

Mademoiselle de Jussy reçut avec plaisir la proposition de venir passer un

tems considérable à Mondelis. L'amitié qu'elle avoit pour moi, & le desir de se tirer de l'embarras où la mort de sa mere la jettoit, la déterminerent. Je fus sensible à sa complaisance, je crus tirer de sa compagnie des secours pour adoucir l'absence du Chevalier qui me paroissoit dure à soûtenir. Il m'écrivoit tous les jours, je me donnois la douce liberté de lui répondre, je lui marquai le départ de Disenteuil; je ne pus m'empêcher de lui parler des procédés généreux de ce rival, j'en étois pénétrée, & la vanité n'avoit nulle part au

détail que je lui en fis. Je crois pourtant que ce détail lui causa plus d'inquiétude que l'éloignement de Disenteuil ne lui fit de plaisir. Je m'en apperçus dans ses lettres. Mon respect pour mon Pere, ma timidité à ne vouloir rien prendre sur moi pour le voir, & le mérite de Disenteuil à qui il rendoit justice ; tout cela l'effrayoit & cet effroi délicat me charmoit. La veille de mon départ, qu'il ignoroit encore, je lui mandai de se trouver chez Mademoiselle de Jussy qui étoit allée chez elle donner des ordres domestiques.

J'avois prié cette aimable fille de prévenir le Chevalier sur mon voyage ; lorsque j'entrai, il me dit avec une douleur & un abattement extrême. C'est donc, Madame, pour me dire adieu que votre bonté vous amene ici ? je vous perds, & je vous perds demain. Il est vrai, lui dis-je, que je pars, mais il n'est pas vrai que vous me perdiez ; je me flate qu'un heureux retour nous fera oublier les maux de l'absence. Mon Pere m'a parlé avec assez d'amitié pour devoir l'espérer. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que je

crains la politique de Monsieur de Brionsel, son amitié pour Disenteuil, que dis-je, son ambition lui fera renoncer avec bien de la peine à ses premieres vûes. Disenteuil ne songe plus à moi, repliquai-je. Vous pouvez le souhaiter, Madame, reprit le Chevalier, mais pouvez-vous le croire? Non, & Disenteuil espere encore tout du tems & des ruses ménagées de Monsieur de Brionsel; il vous arrache de Paris, c'est avoir déja gagné beaucoup, votre soûmission l'assûre du reste, & si j'ose le dire, me laisse en proye aux plus

vives inquiétudes. Oui, Madame, continua-t-il, je vous perds, c'en eſt fait, je le ſens, la douleur mortelle dont je ſuis ſaiſi en eſt le ſûr preſſentiment. Tenez une conduite à qui on ne puiſſe rien reprocher, lui dis-je, & je vous reponds de notre bonheur, je connois mon pere, je ſçai comme il m'a parlé; enfin je vous quitte avec une ſorte de tranquillité qui doit vous en donner, & je l'exige. Quoi! Madame, me dit douloureuſement le Chevalier, je ne vous verrai d'un an, & vous voulez que je reçoive ce coup

affreux avec tranquillité : Non, Madame, ma tendresse est trop violente pour me laisser tant de raison. Hélas! continua-t-il, si j'osois me plaindre de la vôtre & vous dire que si votre cœur.... Je vous aime, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, & je vous aime assez pour ne connoître de bonheur que celui d'être unie à vous. Croyez donc que si j'envisageois des difficultés insurmontables, vous me verriez peut-être plus affligée que vous ne l'êtes. Plus vous cherchez, Madame, reprit le Chevalier à m'adoucir la douleur

que je ressens de vous perdre, plus j'en suis pénétré. Votre bonté la redouble en me faisant sentir l'excès de mon bonheur. Est-il possible, s'écria-t-il, que je puisse être en même-tems aussi heureux & aussi malheureux ! mais, Madame, continua-t-il, vous ne me dites rien des moyens qui pourront me faire supporter votre absence, pourrai-je vous écrire? ne me rassurerez-vous point par vos lettres? enfin ne me permettrez-vous pas de tout tenter pour vous voir à Mondelis ? Non, lui dis-je, gardez-vous bien de

vous y montrer, je vous y verrois avec trop d'inquiétude, & cette démarche pourroit nous perdre l'un & l'autre. Quoi! Madame, me dit-il tendrement, je vais être un an sans vous voir? Oui, lui repliquai-je, c'est un sacrifice qu'il faut faire à notre tendresse, elle exige de nous de la prudence & de la fermeté. Mes lettres vous adouciront autant que je le pourrai, la peine que vous causera mon éloignement; les vôtres me donneront la force d'attendre ce que j'espere du tems; ce sera à Souville à qui vous les adresserez, les miennes vous

vous ſeront rendues par ſon frere que mon Pere laiſſe à Paris.

Nous paſſâmes le reſte du jour dans la ſituation qu'on peut comprendre lorſque deux perſonnes s'aiment, qu'ils vont ſe ſéparer, qu'ils craignent & qu'ils eſperent, tous ces mouvemens différens ſe terminerent par les proteſtations de tenir ferme contre tout ce qui s'oppoſeroit à notre bonheur.

Nous prîmes le lendemain la route de Mondelis, mon Pere avoit une ſatisfaction répandue ſur le viſage d'autant plus vive qu'il

croyoit voir sur le mien de la sérénité. Il est vrai que je partois avec assez de tranquillité, la parole que j'avois de mon Pere & la passion violente que je croyois pour moi dans le cœur du Chevalier me faisoient soûtenir avec force une démarche nécessaire & que je croyois utile à mes desseins.

Nous arrivâmes donc à Mondelis, Mademoiselle de Jussy fut étonnée de la magnifique situation de ce Château à qui la Loire sert de canal. Le bâtiment, les jardins, les eaux ne la surprirent pas moins; en effet l'art quoique recherché n'y

étouffe point les beautés de la nature & concourt avec elle à en faire un séjour délicieux.

Le Chevalier répondit à mon impatience, je reçus presque en arrivant à Mondelis une de ses lettres, la lecture m'en fit un plaisir extrême, sa tendre douleur y étoit exprimée si naivement que je m'applaudissois d'avoir inspiré une passion si vive à un homme pour qui j'en avois une assez véritable pour surmonter par ma patience & ma fermeté tout ce qui s'opposeroit à la rendre heureuse. Toutes les lettres qui sui-

virent cette premiere étoient du même ſtyle, je le nourriſſois par le mien. La pureté de mes ſentimens me donnoit une liberté qui devoit lui plaire. Ce doux commerce jettoit un calme dans mon ame qui ſe répandoit dans toutes mes actions, j'étois toûjours occupée du Chevalier, mais je l'étois ſans triſteſſe & preſque ſans inquiétude.

Mon Pere nous donnoit tous les jours quelque nouveau plaiſir, il étoit par ſes manieres prévenantes & par ſa gayeté le plus jeune de la troupe; il s'occupoit également du ſoin

d'arracher Mandelis à sa passion, de me distraire de la mienne, & d'amuser Mademoiselle de Jussy; son amitié pour elle augmentoit à mesure qu'il connoissoit mieux la bonté & la douceur de son caractere; je vis même que mon frere s'accoutumoit à son esprit, il commençoit à être non-seulement à son aise avec elle, mais il la cherchoit d'un air où la complaisance ni les bienséances n'entroient plus pour rien: sa conversation lui faisoit un plaisir qui l'entraînoit doucement vers cette aimable fille: elle le railloit souvent

sur un ennu[illegible] un air rêveur qu'il n'avoit plus. Il se défendit d'abord en homme du monde, mais il ne tarda pas à se défendre d'un ton plus sérieux : mon Pere s'apperçut que le séjour de Mondelis devenoit aimable à mon frere, il en ressentit un plaisir d'autant plus sensible, que ce lui étoit une preuve que l'absence & Mademoiselle de Jussy commençoient à faire leur effet.

Un jour que je me promenois avec lui, il me dit, me trompai-je, ma fille ? Mademoiselle de Jussy ne fait-elle pas oublier à mon-

fils Madame de Venneville? elle en eſt bien capable, lui repliquai-je, & je crois que vous pardonneriez de bon cœur à mon frere cette légéreté. Répondez-moi ſérieuſement, reprit mon Pere, qu'en penſez-vous? ils ſont tous deux aimables, lui dis-je, ils ſe voyent à tous momens; on peut prévoir ſans être ſorcier ce qu'il arrivera: eh qu'arrivera-t-il, repliqua mon Pere; que mon frere aimera Mademoiſelle de Juſſy, lui dis-je, il ne s'en doute pas encore: eh, tant mieux, ne l'en faiſons point appercevoir, laiſſons agir ſon cœur qui l'a déja

mené de la complaisance aux soins, & qui des soins le menera bien vîte à l'amour, & à l'amour tel que nous le voulons. Oui, mon Pere, continuai-je, ils s'aimeront, je vous en donne ma parole. Vous me dites de bien jolies choses, repliqua mon Pere en riant, mais vous ne me dites pas de trop bonnes raisons. En voici d'excellentes, lui répondis-je, mon frere a pris l'habitude d'aimer, il est au désespoir de n'avoir rien dans le cœur depuis que la raison lui a fait voir l'indignité du procédé de Madame de Venneville; Mademoiselle de Jussy sans

en faire trop, se présente de bonne grace, elle voit mon frere libre, elle l'estime, elle n'a jamais rien aimé, mais elle a un cœur pour aimer, elle se trompera tout comme mon frere se trompe encore, elle l'écoutera d'abord pour s'amuser, le raillera, badinera, & enfin l'aimera sérieusement. Il faut avouer, me dit lors mon Pere d'un ton railleur, que vous autres femmes vous avez le sentiment bien fin sur tout ce qui s'appelle tendresse; & je trouve que vous en sçavez beaucoup pour une femme de votre âge & aussi raisonnable que vous l'êtes. Oh!

Monsieur, je n'en sçaurois pas tant, lui répondis-je, sur le même ton, si je l'étois moins, je n'aurois pas eu le loisir de tant réfléchir...

Je vis mon frere s'échauffer peu à peu pour Mademoiselle de Jussy, & l'idée de Madame de Venneville s'affoiblir à mesure qu'il trouvoit cette fille aimable, il lui disoit toûjours des choses tendres & d'un air où le vrai se faisoit sentir, elle en badinoit sans cesse, quoique sa pénétration pût bien lui faire appercevoir que mon frere ne badinoit point, aussi la maniere dont elle le plaisantoit n'avoit rien de

rebutant ; enfin mon frere s'apperçut qu'il l'aimoit véritablement, la connoissance qu'il avoit de son mérite le rendit content de son choix, mais il étoit infiniment allarmé de son indifférence naturelle, il me confia sa tendre crainte, je fus charmée de cette passion qui me parut telle que je la souhaittois. Je lui dis que je travaillerois de mon mieux à son bonheur. Que vous aurez de peine, me répondit-il à lui persuader que je l'aime ; effectivement, lui dis-je, ce devroit être votre ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, désespérez-vous

ſi fort de la convaincre ? Pourquoi, me repliqua-t-il ; c'eſt que vainement je lui parle de ma tendreſſe, elle n'en croit pas un mot, une raillerie fine dont Madame de Venneville eſt toûjours l'objet termine tous nos entretiens. Tant mieux, lui dis-je, & vous aurez plus d'obligation que vous ne penſez à Madame de Venneville, elle met doucement le cœur de Mademoiſelle de Juſſy en mouvement, l'incrédulité dont vous vous plaignez eſt déja chez elle un deſir d'être aimée, & ſçachez, mon frere, que toute femme qui n'eſt

pas coquette eſt bien prête d'aimer lorſqu'elle deſire de l'être.

Vous me ſçauriez peut-être mauvais gré, Madame, ſi je m'arrêtois trop long-tems ſur le progrès que l'amour fit dans le cœur de mon frere & dans celui de Mademoiſelle de Juſſy. Votre impatience veut que je vous ramene à votre principal objet, & je vais le faire, lorſque je vous aurai dit que mon frere perſuada enfin cette aimable fille, & que mon Pere plein d'eſtime & d'amitié pour elle, obtint ſa parole pour épouſer ſon fils à notre retour à

Paris qui étoit le tems où devoit finir ſon deuil.

Le Chevalier m'écrivoit toûjours avec la même regularité & la même tendreſſe, toutes ſes lettres étoient pleines d'une impatience vive de me voir, ne fuſſe qu'un moment : il murmuroit contre ma rigueur qui lui défendoit de faire aucune démarche, & je m'applaudiſſois du pouvoir que j'avois ſur lui qui le rendoit ſi ſoûmis à mes ordres. Enfin j'étois dans une ſécurité ſur ſon compte qui partoit du peu d'expérience que j'avois du commerce du monde.

Depuis trois mois que nous étions à Mondelis, je m'étois liée de societé avec la Marquise de Menzou qui étoit une femme aimable & de beaucoup d'esprit; la Terre où elle demeuroit une bonne partie de l'année n'étoit qu'à deux lieues de celle de mon Pere ; nous nous visitions souvent. Un jour qu'elle étoit à Mondelis & que nous nous promenions seules, je nommai par hazard le Chevalier de Fanime ; elle me dit qu'elle le connoissoit fort à l'occasion d'une de ses amies dont il avoit été très-amoureux. Je lui demandai avec

une émotion que je me fis effort pour cacher, s'il y avoit long-tems; il peut y avoir six mois qu'il ne la voit plus, me dit-elle, & ils se sont aimés plus d'un an; mon émotion augmenta avec ma curiosité, je la priai d'un air assez simple de me conter cette avanture pour nous amuser; je lui dis d'un ton plaisant qui me coûta, que la campagne donnoit la permission de parler un peu de son prochain. Elle consentit à me conter cette intrigue du Chevalier à condition de ne pas me nommer son amie, & voici les

traits mortels dont elle me perça le cœur.

Il y aura deux ans au mois de Mai, que passant sur le rempart avec mon amie, l'essieu de mon carosse se rompit, nous étions très-embarrassées, lorsque le Chevalier de Fanime que je connoissois pour l'avoir vû dans le monde, passa dans le moment, il arrêta, & m'offrit son carosse d'une maniere trop polie pour le refuser. Cet accident me fit prendre le parti d'aller chez moi, le Chevalier me donna la main jusques dans mon appartement, en me quit-

tant, il me pria de trouver bon qu'il me rendît ses devoirs, je lui accordai avec d'autant plus de plaisir qu'il est aimable, mon amie le trouva tel, & comme elle est très-jolie, qu'elle est pleine de grace & de vivacité, le Chevalier la regarda avec le desir de la connoître plus particulierement. Enfin ils se virent & s'aimerent. Le mari de mon amie amoureux éperduement de sa femme, homme jaloux & violent prit bien-tôt ombrage du Chevalier. Il défendit à sa femme de le recevoir, cette défense irrita une passion

naiſſante. Mon amie plus fine que je ne la croyois me fit miſtere de la jalouſie de ſon mari, & par-là ſe conſerva la liberté de ſe trouver chez moi avec le Chevalier. Il eſt amuſant, mon amie eſt vive & badine, ainſi je les recevois l'un & l'autre avec plaiſir, je ſoupçonnois même aſſez légerement leur intelligence. Dans ce tems-là le Chevalier fit un voyage en Bretagne, il me demanda la permiſſion de m'écrire, je la lui donnai bonnement, il demanda auſſi à mon amie la même grace, elle la lui accorda, mais plus

misterieusement que moi ; & à condition, lui dit-elle, que Madame de Menzou voudra bien que vos lettres pour moi soient dans celles que vous lui écrirez, j'y consentis. Avez-vous fait, lui dis-je, assez de cas de ces lettres pour les garder ? Oui, me répondit-elle, & je vous les ferai voir pour peu que vous en ayez curiosité, vous les trouverez jolies ; je vous prens au mot, lui dis-je, je serai charmée de voir si le Chevalier de Fanime écrit aussi-bien qu'il parle, mais achevez votre histoire, je m'intéresse déja pour votre amie. . . . . .

Le voyage du Chevalier fut court, reprit la Marquiſe, il revint auſſi amoureux qu'il étoit parti, & leur intelligence continua; je ſçus qu'ils ſe voyoient furtivement dans la maiſon d'une femme qui avoit été autrefois à mon amie, je crus lorſque je devois prier le Chevalier de ne plus me faire de viſite, & je l'ai peu vu depuis ce tems-là. Le mari découvrit aſſez de manœuvres de ſa femme pour entrer en fureur, il gronda, menaça, & n'avança rien. Les difficultés devinrent plus grandes, mais les précau-

tions furent mieux priſes. Ils ſe virent, le jaloux quoique violent avoit une ſorte de ſageſſe dont il faiſoit parade dans le monde qui donnoit de la confiance à nos amans. Il y avoit plus d'un an que les choſes étoient en cet état lorſque le Chevalier de Fanime fut attaqué la nuit par trois hommes, vous avez ſans doute ſçu le détail de cette affaire (puiſque c'eſt au Comte de Diſenteuil qu'il dut la vie par le ſecours qu'il en reçut) le Chevalier ſortoit de chez cette femme dont je vous ai parlé où il avoit ſoupé avec mon amie ,

je n'ai jamais douté que ce ne fût le mari que la jalousie & la vengeance avoient déterminé à faire un mauvais tour au Chevalier. Le Chevalier même en a été persuadé, le caractere du mari, & quelques discours qui furent dits à Fanime en l'attaquant, tout cela, dis-je, l'instruisit suffisamment du parti qu'il devoit prendre : de ne jamais voir mon amie. Lorsqu'il fut entierement hors de danger, le mari jaloux & furieux emmena sa femme brusquement dans sa Province, où il lui fait faire, je crois, une dure pé-

nitence d'avoir blessé la foi conjugale.

J'avois eu le loisir pendant le discours de Madame de Menzoude me remettre en apparence du trouble extrême où j'étois, je la remerciai de sa complaisance, je lui dis que je plaignois son amie, que la punition qu'elle souffroit de sa faute me faisoit oublier qu'elle étoit coupable. Je lui fis encore, & malgré moi, quelques questions sur son amie, & tâchai vainement à lui faire nommer cette femme.

La Marquise voulut s'en retourner chez elle ce même

même jour, je m'y opposai foiblement, les lettres dont elle m'avoit parlé me causoient un desir ardent de la sçavoir en lieu de me les montrer. Je ne vous parlerai point, Madame, de la nuit affreuse que je passai; j'ai honte de m'en souvenir; de plus il faut vous conduire selon votre impatience dans le cabinet de la Marquise.

J'allai chez elle dès le lendemain; je me fis effort pour ne lui pas parler d'abord de notre conversation de la veille, mais après quelques discours généraux (qui furent courts, & que

je trouvai très-longs) je la sommai de sa parole de la maniere la plus aisée que je pus ; enfin je vis les funestes témoignages de la perfidie du Chevalier. Son écriture, les dates, le lieu, tout me fit voir une vérité dont j'aurois voulu douter, la derniere étoit du même jour que celle qu'il m'avoit écrite à Gondez. Je la mis adroitement dans ma poche sans que la Marquise s'en apperçut. Lisez-là, Madame, la voici.

Vous me l'aviez bien prédit, Madame, que je me repentirois de la complaisance

que j'ai eue d'accompagner Monsieur & Madame la Duchesse de .... aux Etats de Bretagne. Heureusement j'ai trouvé une raison plausible pour les quitter, & je pars, je laisse une compagnie très-noble, mais très-ennuyeuse. Quelle vie pour un homme de mon caractere que d'être obligé d'essuyer de longs complimens, de jouer gros jeu, de boire beaucoup de vin, toutes choses que je haïs, j'ai voulu m'éloigner des hommes qui sont toûjours ensemble pour m'approcher des femmes qui sont presque seules. J'en ai trouvé qui ont de la beauté, mais c'est tout. Quoiqu'elles

ne ſoient pas toutes Bretonnes, l'air y eſt ſi contagieux, que telle qui m'avoit parue pleine de charmes à Paris en a perdu plus de la moitié en moins de rien. Je pars donc, Madame, avec l'impatience de vous revoir, & de me retrouver entre vous & notre aimable inégale ; ſi elle pouvoit ſe guérir un peu de ce léger défaut, qu'elle ſeroit parfaite ! ne lui faites point voir la fin de ma lettre ; elle lui donneroit peut-être un air ſérieux qui me déconcerteroit quand je l'aborderai. Adieu, Madame ; je ſuis ma lettre de ſi près que je compte arriver auſſi-tôt qu'elle.

Vous êtes sans doute touchée, Madame, de ma situation, le Chevalier vous devient odieux, & vous desirez de me voir triompher d'une foiblesse qui me faisoit refuser un établissement brillant offert par un homme amoureux, aimable & fidele; d'une foiblesse qui me rendoit rebelle aux volontés d'un Pere respectable & respecté; d'une foiblesse enfin qui ne me laissoit d'autre desir que celui de me donner à un homme dont je voulois réparer la fortune qui étoit médiocre en le rendant maître de la mienne qui

étoit considérable.

Cependant, & je l'avouerai à ma honte, mon premier mouvement passé, je sentis mon ressentiment se rallentir, & des reflexions que je crus partir de ma raison, & qui n'étoient que les effets d'une passion qui avoit pris trop d'empire sur moi chercherent à diminuer le crime du Chevalier, que je ne qualifiois plus que de faute. N'ignoroit-il pas ma tendresse, disois-je à la fidelle Souville, la sévérité de ma conduite ne lui a-t-elle pas dû permettre de s'amuser? a-t-il dû, a-t-il pû resister

aux manieres prévenantes & séduisantes d'une personne aimable ? & cette pureté de sentimens délicats & soûtenus qui fait la gloire des femmes dans les passions malheureuses se trouve-t-elle jamais dans les hommes ? Non, elle n'y fut jamais, il ne faut pas l'exiger. Hélas ! mon aveuglement me faisoit oublier dans ce moment qu'il étoit un Difenteuil dans le monde. Enfin, ma chere Souville, continuai-je, il a donné des soins à cette femme, il est vrai, mais mon devoir qui me défendoit de l'écouter, ne me défend-t-il pas de lui

faire un crime de cette dissipation ? cependant s'il avoit continué d'aimer cette femme ? s'il en aimoit actuellement une autre.... que je serois à plaindre ! Quoi ! Souville le Chevalier ne m'auroit jamais aimée ? La vanité seule lui auroit fait entreprendre de me séduire, non, je ne puis consentir à le mépriser assez pour le croire ; il y va pourtant du repos de ma vie de connoître son cœur ; plus je l'aime, plus il peut me rendre malheureuse. Hélas ! que deviendrois-je s'il avoit dans le cœur le germe du libertinage que je crains d'y

trouver. Mais, ma chere Souville, continuai-je, tu gardes le silence, n'as-tu rien à me dire en faveur du Chevalier? parle, dis-moi ce que tu penses. Eh bien, Madame, me dit-elle, je vais vous parler naturellement, vous m'en donnez la liberté, & le tendre & respectueux attachement que j'ai pour vous me défend de me taire.

Le Chevalier est presque aussi coupable que si vous lui aviez dit que vous l'aimiez. Il vous trompoit également, puisqu'il avoit eu assez de hardiesse pour vous dire qu'il vous adoroit.

Je crains bien, Madame, que son cœur trop entraîné par la volupté ne rende le vôtre la victime de votre tendresse. Ah! ma chere Souville, m'écriai-je, que tu m'affliges! N'importe, Madame, me dit-elle, ma tendresse pour vous (permettez ce terme au soin que j'ai pris de votre enfance & de votre éducation) veut que je vous montre le danger où vous êtes. Je tremble à vous le dire, mais je crois que le Chevalier a peu de probité avec les femmes, & qu'il ne croit pas l'honneur offensé pour chercher à persuader ce

qu'il ne sent pas, surtout lorsqu'il prévoit qu'une grande fortune peut devenir le prix de sa fausseté: enfin il s'en faut bien que je regarde sa conduite comme innocente à vôtre égard. Comment, Madame, votre foiblesse vous fait oublier le trait de sa lettre qui vous regarde uniquement, combien n'y êtes-vous point offensée, & vous refusez d'ouvrir les yeux sur le caractere du Chevalier, & vous voulez croire qu'il vous aimoit tendrement: non, Madame. Que t'ai-je fait, ma chere Souville, lui dis-je, accablée de douleur,

pour me poignarder si cruellement ? Ciel ! quel avenir tu me fais craindre. Je restai quelque tems sans parler ; enfin revenant un peu à moi, je dis à Souville sous quelque prétexte spécieux, j'écrirai plus rarement au Chevalier, non, je ne lui parlerai jamais de ce que j'ai appris. Mais je veux le faire observer de si près qu'il ne puisse faire un pas que je n'en sois instruite. Si je n'ai rien à lui reprocher depuis qu'il sçait mes sentimens, je regarderai cette affaire comme un simple desir de se dissiper ; enfin je l'oublierai s'il m'est

possible. Ce fut le frere de Souville, resté à Paris, qui fut chargé du soin de faire suivre par tout le Chevalier, de m'écrire tous les jours jusques à la moindre de ses démarches, de les approfondir, & de n'épargner ni soins ni argent pour découvrir la vérité. Nulle de celles qui regardoit le Chevalier ne pouvoit m'être indifférente.

Me voilà donc livrée aux soupçons, aux inquiétudes, avant-coureurs de la jalousie, cette confiance qui me rendoit si heureuse vient de disparoître, mille mouvemens confus de crainte

& d incertitude lui succedent ; l'estime que j'avois pour le Chevalier n'est plus ferme, je veux & je ne veux pas ; peignez-vous, s'il est possible, une ame en cet état.

Il étoit difficile que les lettres que j'écrivois au Chevalier ne se sentissent pas de la situation où j'étois, aussi ne tarda-t-il gueres à se plaindre, & mon cœur qui vouloit le trouver innocent me trompoit au point de me faire croire que ses lettres étoient pleines de toute l'inquiétude que l'amour le plus vif & le plus sincere peut causer.

J'eus encore la foiblesse de lui mander que rien ne pouroit m'arracher à lui, si les sentimens de son cœur & sa conduite répondoient à la mienne, ainsi que c'étoit à lui à se rassûrer lui-même.

Durant plus d'un mois le frere de Souville me mandoit tous les jours que le Chevalier ne sortoit presque pas de chez lui, qu'il n'avoit pas de maison affectée où il allât plus souvent que dans une autre, qu'il passoit sa vie avec sa sœur, & que sa sœur voyoit peu de monde. Ce journal de la conduite d'un homme qui m'occupoit sans cess

ſe me flatta, & me fit croire qu'il n'auroit jamais été criminel à mon égard, s'il s'étoit crû aimé.

Je ne joüis pas long-tems de cette douce erreur, je reçus une lettre du frere de Souville qui m'arracha l'eſpérance que j'avois de trouver le Chevalier innocent. J'appris qu'il étoit attaché à la Marquiſe de Jaillac, qu'il la voyoit chez ſa ſœur la Comteſſe de Venneville avec des précautions très-miſtérieuſes. Voici comme ce garçon habile le découvrit.

La vie uniforme & retirée du Chevalier qui reſ-

sembloit si peu à celle qu'il avoit accoûtumée de mener lui fit soupçonner quelque intrigue secrette. Madame de Jaillac étoit d'une liaison intime avec Madame de Venneville, & passoit les journées entieres chez elle avec le Chevalier, cela lui parut suspect, il étend lors sa commission qui ne regardoit que Fanime sur la conduite particuliere de Madame de Jaillac qui ne voyoit aussi presque personne chez elle, pas même le Chevalier. Cette derniere circonstance ne détruit point le soupçon de mon homme, il va en avant

ſans pourtant juſques-là me rien apprendre, craignant de m'inquiéter peut-être mal-à-propos.

Il étoit lié d'une grande amitié, & je crois un peu amoureux d'une des femmes de Madame de Venneville; il ménagea avec tant d'adreſſe cette fille qu'elle lui dit que le Chevalier étoit amoureux & aimé de Madame de Jaillac depuis près de quatre mois. Il falloit en ſçavoir davantage pour m'inſtruire, il continua de ſe taire, & gagnant peu à peu la confiance de cette perſonne, elle lui découvrit que de-

puis deux mois le Chevalier ſortoit preſque toutes les nuits, & qu'il ne rentroit qu'au jour, qu'elle ne doutoit point que ce ne fût chez la Marquiſe de Jaillac où il alloit. C'en fut aſſez au frere de Souville, il ne vouloit qu'être en état de piſter le Chevalier. Il le fit dès la même nuit, & vit mon perfide entrer & reſſortir de la maiſon de la Marquiſe par une porte de derriere, il n'heſita plus à me faire ce cruel détail. Son zele alla, je crois, plus loin, il voulut me venger, il écrivit au Marquis de Jaillac le commerce du Chevalier

avec ſa femme, & l'informa des circonſtances les plus capables de l'animer ? Monſieur de Jaillac eſt le plus emporté de tous les hommes, ſon humeur feroce eſt capable, quoïqu'il ait beaucoup d'eſprit, de lui faire faire des ſottiſes irréparables, il en fit donc, Madame, que je vous dirai dans un moment.

Ce que j'avois appris de Madame de Menzou, les reflexions ſages que Souville me forçoit de faire à tous les inſtans contre un ingrat, tout devoit me préparer à ce terrible coup de foudre. Cependant ce coup

quoiqu'attendu n'en étonna pas moins ma raiſon, elle ne me fut d'aucun ſecours pour donner des bornes à ma douleur, elle fut ſi violente qu'elle m'ôta même la liberté de me plaindre. Plus j'avois fait pour le Chevalier, plus je le trouvois criminel; la néceſſité que je voyois de renoncer à lui me perçoit le cœur de mille traits. Je voyois ma bonne foi & ma tendreſſe payées de la plus noire ingratitude. Quel caractere! me diſois-je à moi-même: eh! que devient celui que je lui avois trop libéralement accordé.

Je reſtai quelques jours ſans prendre de réſolution ferme avec moi-même, je tremblois ſeulement d'en enviſager une. La ſage Souville crut qu'elle ne devoit pas dans l'état où j'étois me rendre les lettres du Chevalier, elle craignoit qu'elles n'ajoutaſſent encore à ma douleur, & qu'elles ne rendiſſent ma volonté plus incertaine. Le ſilence de ce perfide m'affligea ; j'y fus ſenſible autant que ſi je n'avois à lui reprocher que ce manquement ; dans ces momens honteux de foibleſſe, j'oubliois qu'il étoit indigne de mes bontés.

Vingt fois je pris la plume pour écrire à cet infidele, & vingt fois je la quittai, le désordre de mon ame ne me permettoit pas assez de liberté pour délibérer ce que je devois lui écrire, il falloit pourtant prendre un parti, j'en sentois bien la nécessité, mais qu'il étoit difficile à prendre & plus encore à soutenir.

Je reçus dans ce tems-là une lettre du bon Calemane. La voici.

Je ne suis pas peu embarrassé, Madame, à vous écrire, je veux me plaindre d'une personne que vous esti-

mez assez pour l'honorer d'une tendre amitié; c'est, le croirez-vous? c'est du Seigneur de ce Château dont je veux vous parler. Ce n'est plus cet homme d'esprit, aimable, égal dans la société, qui méritoit d'être aimé de tous ceux qui étoient assez heureux pour le connoître. Tout Disenteuil a disparu, qui pensez-vous qui ait pris sa place? un rêveur sombre & distrait qui se promene dans le plus chaud du jour, ou quand il pleut, qui ne rentre que pour s'enterrer dans un cabinet où il ouvre des livres qu'il ne lit point, enfin qui m'évite & que je ne vois que comme un

un moine voit son camarade au chœur ou au refectoire. Un changement si surprenant annonçoit quelque maladie ; je me suis trompé dans ce jugement, Disenteuil se porte encore assez bien, & continue ce genre de vie bisarre. Rassuré pour sa santé corporelle, je crains davantage pour lui ; son ame est surement malade, je cherche le genre du mal ; & mes lumieres que je croyois assez étendues sur ce chapitre se trouvent courtes ; enfin l'intérêt que je prens en lui, quoiqu'il ne le mérite gueres, m'oblige d'aller à la consultation, & c'est vous, Madame, que je prie de m'éclairer. Si vous

étiez à portée de voir le Comte, comme je le vois, la connoissance de son mal ne vous échapperoit pas, mais comme cent lieues vous séparent, il faut vous rapporter les simptômes les plus ordinaires dont il est affligé, si vous en trouvez la cause, soyez assez bonne pour m'apprendre ce que je dois faire pour guèrir ou pour soulager un malheureux digne de quelque pitié. Quand je lui dis qu'il est riche, estimé, que tout le monde est content de lui, & que je lui demande pourquoi lui seul ne le paroît pas être, un soupir ou bien un ris forcé est toute sa réponse : je me fâche,

je lui dis que je ne le reconnois plus qu'à quelques traits de son visage, qui seuls ne l'avoient pas mis dans mon esprit au-dessus des autres hommes, je l'assure que si je l'avois toûjours vû tel que je le vois, je ne me serois jamais attaché à lui; j'ajoûte que je veux le quitter, non pour me retirer à Vannes, que je serois trop près de lui, mais dans quelqu'autre lieu que j'ignore & qu'il ignorera quand je l'aurai choisi; lors il me dit, vous n'en ferez rien, mon cher Calemane, vous êtes trop mon ami: je réponds que je ne le suis plus, & que l'amitié ne tient point

contre le manque d'ouverture de cœur ſoutenu trop long-temps, ce dernier trait paroît le percer, il m'embraſſe, & me dit d'une voix qu'il arrache de ſes entrailles, vous ſçaurez tout, mon cher Calemane, & plutôt que je ne voudrois, il me quitte ſans attendre que je lui replique, il court ſe cacher dans le fonds de ſon parc, où il paſſe ſa vie, & dont je ne crois pas qu'il ſçache les routes, il en revient plus tranquille en apparence, il m'entretient de choſes indifférentes, je lui parle de Monſieur de Brionſel, quelquefois de vous, il me laiſſe parler & détour-

ne cette conversation pour me faire sentir le chagrin qu'il a de voir la paix de l'Europe trop affermie pour espérer que la guerre recommence de longtemps : je le raille sur son avidité pour la gloire, & il rougit ; il se jette ensuite dans son cabinet, dont il me fait encore la grace de me permettre l'entrée, je le suis, je le trouve qui déchire ce qu'il vient d'écrire ; le plaisir de la chasse ne le touche plus, & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve mauvais que je n'exerce pas son équipage, moi le plus ignorant veneur qui fut jamais & qui sçait à peine ce que c'est qu'une

brisée. Enfin il néglige ses affaires, lui qui toute sa vie dans une dépense voisine de la profusion, fut toujours l'homme du monde le plus rangé, il me les renvoye ces affaires à moi qui ne fut jamais capable d'arrêter le miserable compté que Dupré, je crois pour rire, s'avise de me presenter de loin à loin. Vous voilà, Madame, instruite, communiquez-moi vos découvertes, en m'honorant de vos ordres.

Dans le tems que je reçus cette lettre j'étois si occupée de ma malheureuse passion que je crus lire l'hist-

toire naïve d'un infortuné, victime comme moi de l'ingratitude & de la perfidie. Ce ne fut qu'à une seconde lecture que je m'apperçus que Disenteuil étoit cet infortuné, & que Calemane s'étoit servi d'une maniere aussi fine que singuliere pour m'apprendre la vie triste que le Comte menoit à Gondez. La situation de mon ame me fit sentir combien Disenteuil étoit à plaindre, mais je sentis qu'il l'étoit moins que moi, il n'étoit point trahi ? Il est vangé ce Disenteuil, me disois-je à moi-même, le Chevalier est indigne de mes

bontés. Rougi, malheureuse, d'une honteuse préférence, oublie un ingrat, que dis-je ? un perfide, & ne t'embarrasse point du sort de Disenteuil, le mépris qu'il te doit, arrachera de son cœur une passion que tu n'as jamais méritée.

Pendant que toutes ces choses se passoient, mon frere étoit à Paris pour des affaires qui regardoient Mademoiselle de Jussy ; cette tendre amie qui me croyoit contente du Chevalier, ne pouvoit comprendre les raisons de la tristesse mortelle où elle me voyoit plongée ; cette aimable fille en étoit

touchée, elle cherchoit toûjours à me diſtraire par quelques amuſemens, ou bien à me faire parler ; enfin il y avoit huit jours que j'étois dans cette ſituation lorſque je vis entrer dans ma chambre le frere de Souville ; je ne doutai point en le voyant que ce ne fût un nouveau coup de poignard qu'il venoit me donner. Que viens-tu faire ici ? lui dis je toute émue, ah ! tu vas m'annoncer quelque nouvelle perfidie, parle ?.... Non, Madame, me dit-il, mais je viens vous apprendre que vous êtes vengée. Vengée, m'écriai-

je, quoi ! le Chevalier seroit-il assassiné ? il ne l'a pas été, Madame, me repliqua-t-il, son adresse & sa valeur ont sçu le faire échapper au mauvais dessein de Monsieur de Jaillac, comme vous l'allez apprendre.

Il y a trois jours que le Chevalier de Fanime à une heure après minuit entra chez Madame de Jaillac par une porte qui est au bout de son jardin. A peine a-t-il été entré qu'il a vû trois hommes sortir de dessous un berceau, & venir à lui l'épée à la main ; Monsieur de Jaillac étoit un des

trois, le Chevalier s'est mis en défense, il étoit muni de pistolets, il a tiré sur le Marquis qu'il a reconnu d'abord, mais il l'a manqué. Madame de Jaillac dont l'appartement est de rez-de-chaussée a entendu le coup, elle a eu l'imprudence de venir dans le jardin, & voyant le Chevalier se défendre seul contre trois, elle n'a plus été maîtresse d'elle-même, le danger où elle a vû son amant lui a fait jetter de grands cris, elle s'est mêlée dans le combat en femme éperdue, sans même s'appercevoir que l'un de ces trois

hommes étoit ſon mari ; le Chevalier a bleſſé l'un des deux, heureuſement la femme de chambre confidente qui avoit conſervé du ſang froid a ouvert la porte & le Chevalier a trouvé le moment de ſe ſauver. Le bruit que Madame de Jaillac avoit fait, le coup de piſtolet tiré, le cliquetis des épées, tout cela a arrêté le guet près de cette porte, il a pourſuivi le Chevalier qui fuyoit l'épée à la main, & l'a enfin attrapé ; envain le Chevalier a voulu perſuader au guet qu'il n'étoit ni un voleur ni un aſſaſſin, il n'a point voulu

le relâcher; se voyant dans cette extrémité, il a dit à l'Officier de le conduire chez le President de.... la croix du Chevalier jointe à cette proposition à fait prendre à l'escouade le parti qu'il desiroit, & sur la parole du President, le guet l'a laissé chez lui. Le Chevalier n'a donc pas été blessé, dis-je alors, il a donc été assez heureux pour se tirer d'une affaire aussi périlleuse. Pourquoi, continuai-je, n'a-t-il pas autant de droiture qu'il a de valeur? mais apprends-moi les suites de cette affaire? Elle est publique dans ce moment, Madame,

me dit-il, tout Paris la ſçait ; & la conte. Monſieur de Jaillac pour ne la pas rendre équivoque, a ſur le champ fait partir ſa femme, pour aller, dit-on, dans un Couvent au fond de la Gaſcogne ; les domeſtiques du Marquis, ceux du Préſident, le guet, tout a parlé & a inſtruit le public d'une avanture trop plaiſante pour lui, pour n'en pas faire la nouvelle de Paris.

Mademoiſelle de Juſſy reçut ce même jour une lettre de mon frere qui lui faiſoit tout le détail de cette affaire, il lui mandoit

qu'il croyoit à propos qu'elle m'instruisît de cette avanture, mais cette tendre amie n'en eut pas la force. Elle fut trouver mon Pere à qui elle communiqua cette lettre ; son premier mouvement fut d'être touché d'apprendre combien j'étois trompée. Ce sentiment fit bien-tôt place à un autre plus animé. Il sentit une joye vive de ce que le Chevalier venoit de se rendre indigne de moi, il ne doutoit pas que ma passion ne fût forte, mais en homme sensible à l'injure, il pensa qu'elle céderoit bien-tôt au mépris ; il pria Made-

moiſelle de Juſſy de me faire voir cette lettre, elle refuſa long-tems cette commiſſion déſagréable, mais mon Pere exigea d'elle avec tant de vivacité cette complaiſance, qu'elle ne put s'en défendre.

Elle entra dans ma chambre tenant cette lettre. Je tremble, ma chere Comteſſe, me dit-elle, à vous apprendre une triſte nouvelle dont Monſieur de Brionſel juge pourtant que vous devez être inſtruite. Il la ſçait, il y eſt ſenſible, & ſent trop à quel point vous le ſerez pour vouloir en être le témoin,

il croit que votre douleur ſera moins contrainte avec moi, c'eſt ce qui l'oblige à exiger de ma complaiſance de ne point vous taire ce que je voudrois que vous puſſiez ignorer toute votre vie. Eſt-ce-là une lettre de mon frere, lui dis-je froidement ; oui, me repliqua-t-elle, en m'embraſſant preſque les larmes aux yeux, liſez-la, continua-t-elle, car je ſouffrirois trop à vous dire ce qu'elle contient. Je le ſçai, lui dis-je, je ſuis informée de tout, & mon Pere ſera content de la conduite que je tiendrai. Il y avoit en-

viron une heure que Mademoiselle de Jussy étoit dans ma chambre, lorsque mon Pere entra. La bonté avec laquelle vous ressentez, lui dis-je, le chagrin où me jette une erreur honteuse pour moi adoucit bien la douleur que j'avoue ressentir du procédé d'un homme qui ne méritoit ni ma tendresse, ni votre condescendance : mais, Monsieur, continuai-je, je vous rends votre parole, & vous donne la mienne que je ne ferai rien qui soit indigne ni de vous ni de moi. Ah ! ma fille, me dit-il, en me ser-

rant dans ses bras, que je serois à plaindre dans ce moment, si vous étiez unie à un homme si peu digne de vous posséder ; je ne fus pas la maîtresse de retenir mes larmes à ce discours. Mon Pere en me voyant si pénétrée de douleur, sortit sans me parler, & dit à Mademoiselle de Jussy, je vous laisse avec ma fille, faites-la souvenir qu'elle doit se servir de sa raison pour étouffer des mouvemens indignes d'elle.

Ce jour étoit marqué pour ne me pas laisser un moment de relâche. Souville vint me dire en trem-

blant que le Chevalier étoit caché dans un coin du parc & qu'il demandoit à me voir. Tout ce que je venois d'apprendre m'avoit causé cent mouvemens différens, mais ce dernier assaut me fit trembler, je ne pouvois comprendre que le Chevalier, criminel autant qu'il l'étoit, eût le front de se montrer à moi, je voyois que mon repos, ma gloire, ma tendresse même m'ordonnoit de renoncer pour jamais à cet infidele, cependant je sentois que ma passion combattoit encore avec avantage ma raison, que le temps seul

pouvoit affermir cette raiſon chancelante. Je voulus ſuivre du moins ſon premier conſeil qui étoit de ne point voir le Chevalier. Non, dis-je à Souville, je ne le verrai point, qu'il parte, je n'ai rien à entendre : eh! que veut-il me dire ? il croit ſans doute que je ne ſuis pas inſtruite, il veut ſurprendre ma crédulité, il ſe flatte que le pouvoir qu'il a ſur moi lui fera trouver grace d'une faute qu'il croit pouvoir colorer; ma tendreſſe & ſon eſprit artificieux le raſſurent & lui donnent la hardieſſe de ſe préſenter devant moi,

il faut le priver de toutes les ressources qu'il croit avoir : va ma chere Souville, dis-lui que je ne veux pas le voir, apprends-lui que je suis instruite de tout, & persuade lui, s'il est possible, que c'est sans effort que je le sacrifie au mépris que sa conduite m'inspire. Enfin, Souville, fais-le partir, sauve-moi du danger où me jetteroit un artificieux repentir, va, & n'attends pas que ma foiblesse triomphe de ce qu'il m'en coûte dans ce moment pour ne pas l'écouter. Souville usa si bien du pouvoir que je lui donnai, que le Che-

valier après mille prieres inutiles reprit le chemin de Paris.

Deux jours après, me promenant seule dans le parc je vis un laquais qui tenoit dans ses mains les lettres qu'il venoit de chercher à la poste, je lui demandai s'il n'y en avoit point pour Souville ; il me dit qu'il y en avoit une, je la pris avec vivacité, & reconnus d'abord le chiffre ordinaire du Chevalier. Mon premier mouvement fut de l'ouvrir, mais m'arrêtant tout d'un coup, quoi ! me dis-je, je veux lire ce que m'écrit ce perfide ? Ai-je

donc ſi peu de ſoin de ma gloire, & veux-je lui donner des armes contre moi? non, ne la liſons point; cependant, continuai-je, s'il ſe juſtifioit d'une maniere aſſez convaincante pour le trouver innocent? que dis-je, malheureuſe! innocent. Peut-il l'être? & veux-je être aſſez ennemie de mon repos pour l'aider à me perſuader qu'il l'eſt? Quel outrage attendrai-je donc de lui pour l'arracher de mon cœur! enfin, je voulois, & ne voulois pas ouvrir cette lettre; lorſque je vis mon Pere venir à moi, ſa preſence me donna des forces,

forces, voilà, lui dis-je, une lettre du Chevalier de Fanime, débarrassez-m'en, Monsieur, je ne veux pas sçavoir ce qu'elle contient, lisez-là, faites pour moi la réponse que vous jugerez à propos. Mon Pere fut si charmé de ma confiance & de ma fermeté, qu'il me dit en m'embrassant tendrement, je n'ai rien à vous dire, ma fille, vous vous conduisez avec trop de sagesse pour vous en ôter le mérite par le plus léger conseil. Je vais dans ce moment, continua-t-il, renvoyer la lettre au Chevalier, & même sans l'ouvrir,

celle que j'y joindrai lui ſera connoître que je ſuis content de vous, & qu'il ne doit rien eſpérer.

Je ne vous parlerai point, Madame, des reflexions ni des combats qui ſe paſſoient chez moi, peignez-vous tous les mouvemens qui peuvent agiter une ame dans la ſituation où la mienne ſe trouvoit, voyez-moi accablée de douleur, & toûjours occupée du ſoin de la cacher. Honteuſe de l'état où j'étois, je voulus y porter le remede qui pouvoit m'y arracher. Je m'impoſai la loi de ne jamais prononcer le nom du Che-

valier, je défendis à Souville de me parler de lui, quoiqu'elle n'eût que du mal à m'en dire. Je lui ordonnai de m'interrompre ou de me quitter si je voulois m'en entretenir. Je connus aussi le danger de la solitude, & je pris le parti de n'être jamais seule. Ah! Madame, quelles entreprises!

Mon frere arriva peu de jours après sa lettre, son amitié, & la bonté de son cœur lui firent partager le chagrin où il me trouva; il me demanda si je lui pardonnois le mal qu'il m'avoit fait, mais qu'il l'avoit

crû néceſſaire. Je doute, lui dis-je, que vous puiſſiez m'en faire par un principe dont je puiſſe me plaindre. Alors je lui contai tout ce que je ſçavois du Chevalier, & la maniere dont je l'avois appris. Je le priai enſuite de ne plus me parler de lui, d'oublier à quel point il étoit mépriſable, & ſur tout d'oublier que j'avois fait un choix ſi indigne de moi.

Il y avoit plus d'un mois que je ſoutenois la conduite que je m'étois propoſée non ſans effort, mais enfin je la ſoutenois, lorſque mon Pere me dit un jour, les

affaires de Mademoiselle de Juſſy, les miennes, le mariage de mon fils, tout exige, ma fille, que nous quittions Mondelis, je vais donc partir pour Paris, & je vous y remene avec confiance, je la dois à la conduite que je vous vois tenir. Que je ſuis ſenſible, repliquai-je, aux témoignages de bonté & d'eſtime que vous me donnez, cependant, Monſieur, j'oſe vous aſſûrer que je mérite l'une & l'autre, & que je ne démentirai jamais l'idée que vous avez de moi. Vous pouvez me voir prendre le chemin de Paris ſans

nulle inquiétude, je ne ferai point de faux pas, votre vertu & votre fermeté que j'ai toujours admirées & que je veux imiter doivent vous en assûrer.

Enfin je quittai Mondelis après six mois de séjour, je revins à Paris avec une mélancolie dont je n'osois pas même examiner le principe, le desir ardent que j'avois de me surmonter me fit chercher à me distraire. La fin de mon deuil m'en donnoit la licence, & le mariage de mon frere qui se préparoit m'occupoit souvent. A peine le Chevalier me sçut-il de retour,

qu'il mit tout en usage pour me parler. Pour lui en ôter l'occasion, je ne sortois point sans mon Pere qui avoit pour moi la complaisance de venir aux spectacles & aux promenades comme un jeune homme. En arrivant de Mondelis il avoit ordonné à son Suisse de lui remettre à lui-même toutes les lettres qu'il recevroit pour moi de quelques parts qu'elles vinssent.

Il y avoit six semaines que j'étois de retour, lorsque le Chevalier fatigué de chercher vainement l'occasion de me parler, & désespérant de la trouver, prit

enfin le parti de hazarder de m'écrire. Mon Pere entra dans mon appartement & me dit : voilà une lettre que je crois être du Chevalier de Fanime, ne voulez-vous pas, ma fille, en faire le même usage que de celle que vous avez reçue à Mondelis ? je restai interdite & un moment sans répondre, mais honteuse de ma surprise, il faut, Monsieur, lui dis-je, la lui renvoyer sans l'ouvrir. Souville qui étoit alors dans ma chambre me dit, Madame, me pardonnerez-vous ce que j'ai osé prendre sur moi à Mondelis ?

j'ai six lettres du Chevalier que j'ai reçues pour vous & que je ne vous ai point rendues, je vais vous les remettre. Il faut les joindre à celle-ci, reprit mon Pere, le paquet fut fait dans le moment, je mis le dessus de ma main, & le frere de Souville le lui porta, il n'oublia rien de ce qui pouvoit engager ce garçon à lui ménager le moyen de me parler, mais ce fut inutilement.

Mon Pere vit avec un plaisir extrême arriver le jour où Mademoiselle de Jussy donna la main à mon frere; les voilà unis & mon

Pere content. Le jour du mariage, il me dit, ce qui manque encore à ma félicité dépend de vous.... vous m'entendez, ma fille. Je vais vous parler, lui dis-je avec la naïveté que votre bonté exige; j'en rougis en le disant: mais enfin je l'avoue à ma honte, j'ai eu de la tendresse pour le Chevalier de Fanime, je me dis tous les jours à moi-même combien je dois le mépriser, je crois ne plus l'aimer: cependant, Monsieur, c'est le temps seul qui peut m'en assûrer assez pour me donner la hardiesse de disposer de ma

main. Le Comte de Disenteuil en est digne, & mon estime pour lui me le fait regarder comme le seul qui le soit. Je sçai combien vous desirez que je la lui donne, & vous ne me verrez jamais vous demander votre aveu que pour lui; mais, Monsieur, je vous demande au nom de toute la tendresse que j'ai pour vous de me laisser maitresse de mon sort, jusqu'à ce que je ne puisse plus douter que je le suis de moi-même. Hé! ce n'est pas l'ouvrage d'un jour. Vous êtes trop raisonnable, me dit mon Pere, pour que

je ne vous accorde pas ce que vous me demandez, je ne vous parlerai plus de Dinsenteuil, mais je doute que votre reconnoissance pour lui, votre amitié pour moi, votre raison, & plus que tout son mérite & sa conduite ne vous déterminent à former une union que je desire parce que je vous aime.

J'avoue, Madame, que dans le moment que je parlois à mon Pere d'une maniere si satisfaisante pour lui, j'étois dans la ferme resolution de ne jamais me remarier : reste malheureux d'une flamme mal éteinte ! mais je croyois devoir ca-

chére ce ſentiment à un Pere tendre que j'aimois avec paſſion & qui ne ſouhaitoit rien tant que de me voir unie à Diſenteuil.

Je ne puis me refuſer le plaiſir de m'arrêter ſur celui que je reſſens d'avoir Mademoiſelle de Juſſy pour ma belle-ſœur; la voilà donc la Comteſſe de Mondelis, voilà les nœuds de notre amitié qui viennent de ſe ſerrer pour jamais, mon attachement pour elle ne pouvoit augmenter, mais mon frere vient de le rendre indiſſoluble. Voilà auſſi ce frere qui m'eſt ſi cher au comble

de ses vœux, il est possesseur de la plus aimable & de la plus estimable femme qu'un honnête homme puisse desirer, il a pour elle une passion violente, & il en est aimé & le sera toujours. La connoissance que je vous ai fait faire avec elle dans ce journal, & l'idée que vous avez sans doute conçue de son caractere vous en assûre. Mon Pere avoit exigé de mon frere de loger avec lui, ainsi nous étions tous rassemblés.

Un jour que j'étois seule on m'annonça le Marquis de Jaillac, ma surprise fut

extrême, à peine le connoissois-je, cependant je ne crus pas devoir refuser sa visite; & voici le compliment singulier qu'il me fit.

Votre mérite & votre conduite vous ont acquis, Madame, une estime générale, ceux mêmes qui ne vous connoissent pas personnellement prennent un intérêt vif à ce qui vous regarde; la démarche hardie que je fais en est une preuve; des circonstances enclavées dans ce qu'il importe que vous sçachiez doivent me faire rougir, mais n'importe ... Ces pa-

roles obſcures pour un autre ne l'étoient pas aſſez pour moi, pour ne me pas cauſer du trouble, je remerciai Monſieur de Jaillac de ſa bonne volonté, & le priai de me dire ce qu'il croyoit que je devois ſçavoir.

Madame de Jaillac, continua-t-il, vous eſt ſans doute connue, Madame, par un endroit mépriſable pour elle, peut-être ſenſible pour vous, & ſurement honteux pour moi. Son avanture a fait trop de bruit pour que je cherche ni à m'abuſer, ni à la juſtifier. J'ai trouvé parmi ſes bijoux un por-

trait, il eſt ſi reſſemblant que je n'ai pas eu de peine à vous reconnoître. Il étoit enveloppé d'une lettre que je vous remets auſſi, Madame, & qui vous fera ſans doute connoître de qui Madame de Jaillac tenoit cette boëte. Je la reçois lors de Monſieur de Jaillac, & dans le tems que je regarde avec étonnement & le portrait & la lettre, le Marquis de Jaillac me fait une profonde révérence, & ſort avec tant de précipitation que je n'ai pas le tems de lui dire un ſeul mot. Je parçours avec avidité ce fatal écrit, dont voici les propres termes.

Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bisarrerie. Quel acharnement de vouloir que je vous remette un portrait qu'on ne m'a pas donné, mais que je garde de l'aveu de la personne peinte, & que je ne garde que dans des vûes éloignées que vous ne desapprouvez pas. Vous ne sçauriez douter de ma passion pour vous, j'ai crû qu'en vous parlant confidemment d'une affaire que je ménage depuis long-tems, je vous donnois une preuve d'attachement à laquelle vous devez être d'autant plus sensible qu'elle marque une confiance entiere

de ma part. Après ce préambule vous croyez que je vous le refuse, ce diable de portrait qui vous met martel en tête ; non, le voilà, bien certain que vous me le rendrez dans le tems où il devra être dans mes mains, cette restitution ne vous coûtera gueres. Vous verrez sans peine que je songe à ma fortune, tandis qu'à tous les instans de ma vie, vous ne me verrez occupé que de vous. J'ai jusques à present badiné avec l'amour, vous seule m'avez forcé de lui donner sérieusement de l'encens ; je ne m'en repentirai jamais si vous m'êtes aussi fidelle que je vous la serai.

L'infidelité du Chevalier ne m'avoit causé qu'une douleur accablante qui me laissoit encore sentir la vivacité de ma passion. Mais la perfidie de l'ingrat me causa de l'indignation ; l'idée de l'honnête homme que j'avois voulu toûjours conserver malgré l'irrégularité d'une conduite qui répondoit si peu à la mienne s'évanouit. Toutes les reflexions qu'une personne intéressée pouvoit faire sur une pareille lettre se présenterent en foule. Je rougis de ma fatale prévention, & me fis une violence extrême pour cacher

à tout le monde par un dehors assez tranquille le trouble de mon ame.

Quinze jours après la visite de Monsieur de Jaillac, je fus attaquée d'une grosse fievre accompagnée d'accidens fâcheux qui firent craindre pour moi. Je ne sçai si je dois attribuer cette maladie, ou à une disposition naturelle, ou à la contrainte que je me faisois pour paroître tranquille : contrainte qui me coûtoit beaucoup. Mon Pere m'aimoit trop pour n'être pas infiniment touché, sur tout lorsque dans des redoublemens journaliers je

perdois toute connoiſſance. Quand je revenois à moi, que j'avois quelque intervàle, je voulois le conſoler & je l'affligeois davantage. Mon Frere & ſa femme avoient trop de douleur de me voir dans cet état périlleux pour adoucir celle de ce tendre Pere, Madame de Mondelis avoit fait mettre un lit dans ma chambre, & je ne voyois plus autour de moi que des gens qui dévoroient leurs larmes.

Le onziéme jour de ma maladie fut le plus dangereux, le tranſport qui étoit toujours la ſuite du redou-

blement ordinaire, fut une eſpece de létargie; on me ſaigna du pied ſans que je m'en apperçuſſe, c'étoit l'unique reſſource qui reſtoit aux Medecins, dont pourtant ils n'eſpéroient gueres; cependant tel fut le prompt effet de cette ſaignée, que mes yeux qu'on croyoit couverts du voile de la mort s'ouvrirent. Le premier objet qui me frappa fut Diſenteuil fondant en larmes à côté de mon lit, je lui tendis la main en lui diſant, eſt ce vous, mon cher Comte? ne me trompai-je pas? Oui, Madame, c'eſt moi, me repli-

qua-t-il d'une voix entre-coupée de ſanglots, qui m'aſſûra que je ne rêvois point. Quoi ! c'eſt vous, lui dis-je, il vous reſtoit donc encore cette preuve d'attachement à me donner ; que je ſuis heureuſe de pouvoir avant de mourir vous marquer quelle eſt ma reconnoiſſance, car mon eſtime ne s'eſt jamais démentie pour vous. Hé ! comment auroit-elle pu varier avec les procédés que vous avez toûjours eûs pour moi, le ſouvenir m'en ſera cher juſques au dernier moment de ma vie. A peine eus-je aſſez de force pour achever

ver ces mots. Disenteuil étoit trop pénétré de la douleur que lui causoit ma mort prochaine, dont il ne doutoit presque pas, pour me répondre ; il baisa la main que je lui avois tendue, & qu'il tenoit serrée entre les siennes, lorsque mon Pere s'approchant, me dit, eh bien ! ma fille, voilà le Comte de Disenteuil qui sur la nouvelle que je lui ai donnée que nous craignions pour vous est venu avec une diligence extrême sçavoir l'état où vous êtes, il y est aussi sensible que nous, ma fille. C'est toûjours ce même homme

qui donneroit ſa vie pour vous rendre la ſanté. Ce ſeroit l'acheter trop cher, répondis-je à mon Pere, Diſenteuil enſeveli dans une triſteſſe qui lui avoit ôté l'uſage de la parole depuis que j'avois commencé à lui parler, s'écria, ah! Madame, que je m'eſtimerois heureux de donner ma vie pour prolonger la vôtre, duſſiez-vous regarder avec indifférence ce ſacrifice. Je regardai le Comte d'une maniere obligeante, en lui diſant, ne ſoyez pas injuſte quand vous êtes ſi généreux.

Je paſſai la nuit qui ſui-

vit cette ſaignée aſſez tranquillement, le redoublement qui venoit reglément ſur le midi ne parut point le lendemain ; vers le ſoir je vis la ſérénité revenir ſur le viſage de tout le monde. Nous avons, ma fille, me dit mon Pere, encore un courier à te préſenter, il n'a pu venir auſſi vîte que le Comte, il en eſt bien fâché, il arrive dans ce moment, & quoique fatigué, il ſouhaite de te voir. Ah ! mon Pere, dis-je alors, faites-le venir, c'eſt ſans doute ce pauvre Calemarie. Comte, dis-je à Diſenteuil qui étoit avec mon

Pere, n'eſt-ce pas Calemane ? Oui, Madame, me repliqua-t-il, c'eſt lui-même & le voilà qui entre. Approchez, mon cher ami, lui dis-je, que je vous ſçai bon gré de cette démarche, l'amitié que vous avez pour moi, & l'attachement que vous avez pour le Comte vous font encore revoir Paris, & j'eſpere que ma ſanté revenant, nous vous le ferons trouver aimable. Parlez moins, Madame, me dit Calemane, je lis dans vos yeux tout ce que vous voulez me dire, & je vois de plus dans ces yeux un vif qui n'eſt point fievreux, &

qui m'annonce votre guérison. Effectivement mon mal diminua tous les jours, la fievre cessa, ma jeunesse & un bon tempérament me rendirent très-promptement mes forces.

Quand je fus en état de prendre le grand air, mon Pere me mena un matin aux Thuilleries, mon frere, ma belle-sœur, le Comte, & Calemane m'accompagnerent. Nous prîmes notre promenade par la terrasse du côté de l'eau, & nous trouvâmes en face le Chevalier de Fanime qui n'osant retourner sur ses pas, car il étoit trop loin de l'es-

calier, paſſa près de nous en faiſant une grande révérence ſans nous regarder. Je remarquai quelque altération dans les yeux de mon Pere. Le croirez-vous, Madame, cette rencontre imprévue ne me cauſa qu'une émotion ſi légere qu'elle ne fut point apperçue. L'avanture du portrait me rendoit le Chevalier trop mépriſable, je le vis ſans le craindre, c'eſt le premier moment où depuis plus de huit mois je fus contente de moi. J'en donnai une preuve à mon Pere en lui diſant aſſez bas pour qu'il n'y eût que lui

qui pût m'entendre, ne craignez rien, Monsieur, la fievre ne me reprendra pas. L'air libre dont j'accompagnai ces mots où je me raillois moi-même, répandit la joye sur son visage, celui de Disenteuil me parut un instant étonné, & Calemane nous passoit tous en revue avec des yeux perçans qui ne me firent nulle peine.

Nous étions au commencement de l'été, je vis que mon Pere souhaitoit sans le dire d'aller à Mondelis, j'en avois autant d'envie que lui, Paris m'embarrassoit, il falloit que je

fusse toûjours chez moi, ou exposée à trouver le Chevalier de Fanime par tout, sa vûe ne me troubloit plus d'une maniere à me faire sentir une foiblesse dont je voulois perdre le souvenir; mais quand je le voyois, je n'étois pas absolument la maîtresse d'un petit mouvement d'indignation désagréable pour moi, quoique infructueux pour lui, & je voulois éviter les occasions de le faire naître. Ainsi je proposai gayement le voyage à mon Pere en presence du Comte de Disenteuil & de Calemane. Mon Pere fut charmé

de mon deſſein, nous convînmes ſur le champ avec ma belle-ſœur du jour de notre départ. Calemane, dit alors le Comte, nous partirons le même jour pour la Bretagne, car je ne crois pas que les affaires que tu as à Paris demandent un plus long ſéjour. Vous, mon cher Comte, s'écria mon Pere, aller en Bretagne, je n'ai pas cru en acceptant la propoſition de ma fille que nous duſſions nous ſéparer; ni moi, en vérité, en la faiſant, mon cher Comte, dis-je alors.... Calemane qui vit l'embarras où étoit Diſenteuil pour répondre

à des diſcours obligeans d'une maniere convenable à l'air de diſcrétion qu'il ſoûtenoit depuis ſi longtems, dit, eh bien ! voilà qui eſt fait ; puiſqu'il le faut nous irons à Mondelis, car quoiqu'on ne parle point de moi, perſonne ici n'ignore que le Comte & moi ne faiſons qu'un. Je ſuis charmé, mon cher Calemane, lui répondit mon Pere que vous le preniez ſur ce ton-là, il m'aſſure que vous viendrez à Mondelis avec plaiſir : & moi, ajoûtai-je je me flatte qu'il ne s'y ennuiera gueres, & ſûrement

il ne nous ennuiera pas.

Nous voilà donc tous à Mondelis, & Disenteuil charmé d'y être de mon aveu, l'air de liberté répandu dans toutes mes actions rendoit les siennes aisées; attentif à tout, il ne perdoit nulle occasion à me donner des soins dont il déguisoit le principe, & je ne pouvois comprendre qu'il fût autant maître de lui qu'il le paroissoit. Un amant qui sçait se taire à propos, ne perd rien lorsque l'objet de sa tendresse est pénétré d'estime pour lui; quand il échappoit à Disenteuil de certains dis-

cours dont ſeule je pouvois trouver le ſens, finie à ma maniere je lui laiſſois voir quelquefois qu'il étoit entendu, & ſans ſonger que je pouvois aller plus loin, je croyois ne devoir lui refuſer ce léger plaiſir. La vie qu'il menoit à Mondelis étoit bien différente de celle dont Calemane m'avoit fait le récit par la lettre qu'il m'avoit écrite de Gondez.

Un jour que je me trouvai ſeule avec cet ami commun, il me marqua qu'il avoit un petit ſujet de ſe plaindre de moi, je parus étonnée du reproche. Vous

n'avez pas daigné, Madame, continua-t-il, répondre à ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Il s'agissoit pourtant d'une affaire assez importante. Vous êtes malin, Calemane, lui repliquai-je, vous avez voulu m'inquiéter, il n'est pas possible que votre ami soit dans l'état où nous le voyons avec plaisir, s'il avoit été aussi malade que vous le faisiez. Bien loin de charger mon récit, me répondit Calemane, j'ai supprimé tout ce qui pouvoit vous trop allarmer, je ne voulois que mettre votre amitié un peu en mou-

vement, cependant je n'ai pas réussi. Vous avez trop d'esprit, pour moi, mon cher Calemane, lui dis-je en souriant : je n'en ai gueres, reprit-il, puisque je ne me fais pas entendre. Mais pourquoi me faire ce mauvais procès ? repliquai-je, s'agit-il aujourd'hui de parler d'une indisposition légere dont il ne reste aucune trace ? votre ami est guai, jamais je ne le vis si digne d'être chéri d'une societé ; n'est-ce point aussi, mon cher Calemane, la solitude à laquelle vous n'étiez point accoûtumé qui vous rendoit triste ? votre

philoſophie n'eſt-elle point en défaut ? & ne ſe peut-il pas bien que vous ayez cru trouver dans les autres les mouvemens dont vous étiez affecté ? fort bien, repliqua Calemane, vous m'accuſez d'une eſpece de folie pour éluder la difficulté ; mais, Madame, trouvez bon que je vous la propoſe encore. Le mal de mon ami paroît ſoulagé, j'en conviens, le changement d'air peut lui avoir fait quelque bien, mais il ne doit pas être toûjours ſous un ciel auſſi heureux, nous retournerons à Gondez ; là peut-être une rechute plus dan-

gereuse que la premiere attaque me fera craindre ..... Oh pour cela, Calemane, dis-je en l'interrompant, ne soyez point comme Cassandre, ne prédisez point de malheur; cependant, me répondit-il, si je prophétise aussi juste que Cassandre ..... pour lors, je répondrai, repris-je, à votre lettre & à celle que vous m'écrirez pour m'instruire de ce nouvel accident, je vous dirai mon sentiment avec naiveté, & si je puis trouver quelque remede qui ne soit pas désagréable au malade, je vous l'indiquerai. Souvenez-vous en,

Madame, me dit Calemane, ſouvenez-vous-en; dans ce moment Diſenteuil entra, & mit fin par ſa preſence à une converſation qui ne m'avoit point ennuyée.

Calemane étoit accoûtumé depuis long-tems à ſe lever matin, il préféroit l'étude au plaiſir de la chaſſe, il étoit alors occupé de l'hiſtoire; nous exigions de lui preſque toutes les après-dinées qu'il nous rendît compte de ſa lecture du matin, il le faiſoit avec une netteté & une préciſion charmante, il ne ſe contentoit pas de rappor-

ter les faits importans & les grands évenemens, il entroit dans le cabinet des Princes, il étoit present à toutes leurs délibérations, il pénétroit les raisons secrettes qui souvent petites & très-frivoles en elles-mêmes avoient fait entreprendre de grandes choses, sa maniere vive de les rendre séduisoit au point qu'on pensoit dans le moment qu'il avoit été le témoin de ce qui s'étoit passé il y avoit plusieurs siecles, & ses conjectures raisonnées sur les endroits les plus obscurs & les plus difficiles nous faisoient croire que

nous appercevions la vérité. C'est ainsi que Calemane nous associoit à son étude, il se chargeoit charitablement de tout le travail, & en partageoit libéralement avec ses amis les agréables & utiles fruits.

Voilà, Madame, comme nous nous entretenions, la parure des femmes, les lieux communs de galanterie, les reflexions malignes sur les actions d'autrui n'étoient jamais le sujet de nos conversations, ne croyez pourtant pas que j'aye la vanité de vouloir en partager le mérite en égales portions, je suis de bonne

ſoi ; Diſenteuil étoit d'un eſprit ſupérieur, il n'étoit moins éclairé que Calemane, que parce que la guerre l'avoit toûjours occupé, ces deux amis nous donnoient le ton. Mon frere a l'eſprit juſte naturellement, ma belle-ſœur eſt vive ſans étourderie, pour moi, née ſérieuſe, j'écoutois beaucoup & parlois peu, & lorſque nous nous écartions, nos hommes nous ramenoient avec douceur ſans que notre amour propre en ſouffrît. Pour mon Pere, il alloit preſque tous les jours à la chaſſe, mais quand il ſe trouvoit

à nos disputes où il ne gâtoit rien, il étoit charmé quand nous étions battues ma belle-sœur & moi, il avoit souvent ce plaisir.

Il y avoit environ trois mois que nous étions dans cet aimable séjour quand Souville m'apprit que dans un village à une lieue au-dessus de Mondelis il étoit arrivé une douzaine de personnes dans un bateau chargé de plusieurs grandes caisses, & de quantité de pieces de charpente, que Calemane avoit été plusieurs fois sur le bord de la riviere depuis quelques jours où on l'avoit vû en con-

férence particuliere avec ces étrangers que perſonne ne connoiſſoit. Je ne perçai point d'abord ce miſtere, mais après avoir rêvé, je penſai que le jour de ma fête approchoit, & que Diſenteuil étoit homme à me faire quelque galanterie. Je dis à Souville de taire ce qu'elle m'avoit dit; ce ſoin du Comte ne me déplut pas, & j'attendis tranquillement ce qu'il produiroit.

Enfin la veille de cette fête, je m'apperçus que Calemane avoit à ſa canne un cordon d'argent trait, mêlé d'un peu de bleu, & que

ſon épée avoit un nœud dans le même goût ; je ne devinai ni ne demandai la raiſon de cette petite parure recherchée. Sur les cinq heures Calemane nous dit qu'il faiſoit le plus beau tems du monde & que nous ferions bien de faire un tour ſur la terraſſe dont la riviere mouilloit les murs. Je me confirmai dans mon ſoupçon ; comme la terraſſe étoit à l'extrémité d'un jardin très - ſpacieux, on avoit eû le tems ſans que nul domeſtique s'en fût apperçu d'y dreſſer une grande tente ſuperbement ornée par le dehors & dou-

blée d'une étoffe argent & bleu ; tout le monde fut étonné de cet appareil, je fis ſemblant de l'être, Madame de Mondelis s'écria, ah ! que nous ſommes heureux, il y a ici quelque Fée qui nous aime, que de plaiſirs & de richeſſes elle va nous prodiguer ! huit jeunes garçons habillés galamment en eſclaves chargés de corbeilles entrerent dans la tente, & la joncherent de fleurs, ils avoient tous des chaînes & des colliers d'argent, leur vêtement étoit vert, un amour vêtu d'incarnat, marchoit à leur tête, ſon carquois & ſes fléches

fléches étoient d'or, il tenoit aussi une corbeille, mais plus ornée que les autres, il la présenta à Calemane qui vint me l'offrir; je la reçus d'un air riant, & ayant vû un papier qui couvroit les fleurs, je ne doutai pas qu'il ne fût mistérieux, je le pris, j'y trouvai des vers que je lus tout haut & que voici.

L'Amour se dérobant aux
charmes du sommeil,
Et plus diligent que l'aurore
Arriva si matin dans les Jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son reveil.
La jeune Déesse en allarmes

De voir l'enfant malin que redoutent les Dieux,
Baiſſe modeſtement les yeux ;
Et cache avec ſes mains la moitié de ſes charmes
A cet immortel curieux.
Qui vous amene dans ces lieux ?
Lui dit-elle, en tremblant : ne craignez point mes armes,
Rèpond l'Amour, avec un doux ſouris,
Raſſurez-vous, reprenez vos eſprits,
Je ne veux point troubler le bonheur de Zephire,
Et ſi je viens dans votre Empire,
C'eſt pour vous demander quelques fleurs pour Iris ;

On célebre aujourd'hui sa fête,
Et d'une guirlande de fleurs
Peinte des plus vives couleurs;
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.
Si vous répondez promptement,
Déesse, à mon empressement;
Qu'à vos vœux je serai propice!
J'en jure par Venus, en ce jour votre Amant
M'acquittera d'un tel service
Par plus d'un tendre sentiment.
La Déesse rougit, une douce espérance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vais répondre à

votre impatience,
Et vous allez être content.
Elle dit, & vole à l'instant,
Cueille des fleurs qui ne sont que d'éclore,
Que d'un de ses regards elle embellit encore;
L'Amour les reçoit de ses mains,
Et ce vainqueur des Dieux & des humains,
Me charge, Iris, de vous les rendre.
Pour remplir un pareil emploi
L'Amour a cru qu'il devoit prendre
De ses esclaves le plus tendre;
Pouvoit-il mieux choisir que moi?

Nous loüâmes tous Calemane qui ſoûtint gravement ſon perſonnage. Diſenteuil ſeul ne parut pas ſi content des Vers, nous lui en demandâmes la raiſon, il ne voulut point entrer dans nul détail de critique, il ſe contenta de dire que le Poëte n'exprimoit que foiblement les ſentimens vifs dont ſans doute il étoit pénétré. Eh bien! Monſieur, lui dit Calemane d'un ton ſérieux, faites mieux ſi vous le pouvez, j'y conſens. La petite altercation entre ces deux amis nous parut plaiſante & délicate. Dans le tems

de cette petite discussion, les esclaves ouvrirent la partie de la tente qui étoit du côté de la riviere, l'appui de la terrasse étoit couvert de la même étoffe argent & bleu avec des carreaux. Nous y fûmes tous & nous vîmes fort loin de nous un Château flotant qui nous parut éclatant par l'or & l'argent dont il brilloit. Eh bien ! dit Madame de Mondelis, ne voilà-t-il pas la Fée qui vient nous voir ; Calemane qui est en commerce avec cette demie-Divinité devroit bien nous instruire du cérémonial qu'il faut observer pour la

recevoir. Il ne faut que regarder attentivement, répondit Calemane, & la Fée sera contente, j'en réponds.

Cependant le Château flottant avançoit, mais si lentement qu'il nous causoit de l'impatience. Calemane qui avoit pourvû à tout, nous fit présenter une lunette de longue vûë; par le secours de cet instrument, que nous nous arrachions l'un à l'autre; nous découvrîmes que ce Château étoit dans le milieu d'une espece de galere à plusieurs rames argentées, l'édifice étoit peint en bleu,

les ornemens en étoit dorés, le comble étoit terminé par une figure de l'amour tournée de notre côté; à mesure qu'il approchoit nous vîmes que les rameurs en camisole de satin blanc avec des écharpes bleues ne se donnoient nul mouvement, qu'un seul marinier aux mêmes livrées faisoit agir le gouvernail pour ne pas perdre le fil de l'eau, & que toute la galere ne faisoit son chemin qu'à la faveur du courant de la riviere. Le tems avoit été si bien compassé que le Château ne fut vis-à-vis de nous qu'une demie-heure

avant la nuit, les mariniers jetterent lors deux ancres qui nous parurent d'argent, & nous vîmes distinctement des emblêmes, des devises & des chiffres dont un amour mistérieux nous parut être l'auteur. Enfin la nuit arriva; le Château fut dans un moment tout en feu, l'artifice étoit si bien servi que rien ne languit; la pureté de l'eau de la Loire multiplioit les fusées & les serpentaux, & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce feu qui dura plus d'une grosse demie-heure, finit tout à coup, & nous passâmes si subite-

ment d'une clarté brillante à une grande obſcurité que nous pouvions croire que la galere avoit coulé bas dans un inſtant.

Mais cette obſcurité ceda bien-tôt à une lumiere éclatante produite par une quantité prodigieuſe de bougies qui éclairerent la tente, & par des pots à feu qui illuminerent la terraſſe & le grand parterre par où nous devions retourner au Château. Les eſclaves nous préſenterent des fruits, des confitures ſeches, des glaces & des liqueurs dans des vaſes de porcelaine & de criſtal. Mon Pere étoit

charmé de me voir de la guayeté, il la croyoit l'effet d'une ſenſibilité naiſſante, elle ne venoit pourtant que de la liberté dont mon cœur jouiſſoit. Dans cette ſituation loin de ſe refuſer aux plaiſirs innocens on s'y livre de bonne grace. Ce n'eſt pas que je ne me ſentiſſe obligée à Diſenteuil; l'admiration que me donnoit ſa tendreſſe miſtérieuſe flattoit ma vanité; ce mouvement ſi naturel aux femmes & qu'une paſſion malheureuſe avoit éteint dans mon ame y renaiſſoit, je ne le combattois point, il m'aſſuroit d'une tranquillité que

je chérissois comme le souverain bien.

Enfin la fête fut complette & ne finit qu'assez avant dans la nuit. Calemane fut accablé de complimens, je lui marquai que j'étois trop sensible à ce qu'il venoit de faire pour l'en remercier. Madame de Mondelis lui dit, qu'il ne s'avisât plus de se plaindre, ni de son âge, ni de sa fortune, qu'il nous en avoit imposé, & qu'enfin il venoit de nous donner une preuve que sa bourse n'étoit point épuisée, ni son goût usé. A l'égard de la bourse, répondit Cale-

mane, c'eſt l'affaire de la Fée, mais pour le goût, j'avouë à ma honte que je me ſuis défié du mien, que j'ai conſulté celui de gens qui l'ont plus délicat que je ne l'eûs jamais, ils m'ont prêté volontiers leurs lumieres, je leur laiſſe la gloire du détail & ne garde que celle du premier deſſein. Voilà, dit Madame de Mondelis, un dernier article difficile à vous accorder : & pourquoi? Madame, repliqua Calémane, demandez-en la raiſon à ma ſœur, lui répondit-elle, en me regardant. Je ne pus m'empêcher de rire & de

répondre que je ne voulois point qu'on me fit expliquer. Que je sçavois à quoi m'en tenir, mais que ce que je sçavois étoit tout pour moi, que je n'en ferois part à personne. C'est en tenant de semblables propos, que nous regagnâmes le Château.

Nous fûmes encore après cette fête une quinzaine de jours à Mondelis, pendant ce tems-là, Disenteuil donnoit un peu plus de hardiesse à ses regards, je ne les évitois point, & prêtois une attention obligeante à toutes les expressions fines dont il se servoit pour m'as-

ſurer qu'il m'adoroit, où le mot de tendreſſe & de paſſion ne ſe trouvoit pourtant jamais.

Enfin nous revînmes à Paris, & voilà encore le Chevalier de Fanime ſur la ſcene. Je ſuis bien fâchée d'être obligée à vous le montrer, je crois que vous êtes aſſez dans mes intérêts pour que les ſiens vous ſoient du moins indifférens, mais il eſt néceſſaire de vous rapporter des faits eſſentiels à mon hiſtoire où le Chevalier de Fanime n'a pas joüé le rôle brillant.

Quelque tems après mon retour de Mondelis le bruit

ſe répandit à Paris que j'épouſois Diſenteuil, le Chevalier de Fanime perdit à cette nouvelle qu'il crut certaine, l'eſpoir de me tromper encore; il ne douta plus que l'amour du Comte ſoûtenu de l'eſtime qui m'avoit toûjours parlé en ſa faveur n'eût enfin vaincu ma réſiſtance. Il trouva ma belle ſœur un matin au Palais, il lui parla en homme convaincu & déſeſperé de cette nouvelle, Madame de Mondelis eut la malice de ne le point diſſuader, elle ſe contenta de lui dire qu'elle lui conſeilloit de ne plus ſonger à moi, & de pren-

dre ſon parti. Oüi ; Madame, lui dit-il, je le prendrai, & la quitta ſans lui rien dire de plus. Lorſqu'elle fut rentrée, elle me rendit compte de cette converſation. Ce reſpect que je croyois que le Chevalier de Fanime devoit avoir pour moi, m'empêcha de percer le ſens d'une réponſe bruſque & animée.

Le même jour mon Pere propoſa d'aller à l'étoile, nous y fûmes ma belle ſœur, moi & le Comte; mon Pere, Calemane & Mondelis nous ſuivirent; lorſque nous nous fûmes promenés aſſez long-tems, nous dîmes à

nos cavaliers de nous permettre de nous asseoir & que nous leur permettions de nous laisser seules ; il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous nous reposions, quand je vis le Chevalier de Fanime de l'autre côté de l'allée avec sa sœur & d'autres Dames. Il les quitta & vint droit à nous ; nous nous levâmes le voyant approcher. Il me dit en m'abordant, me sera-t-il permis, Madame, de saisir cette occasion, il y a trop long-tems que je cherche ce moment, & que je suis occupé vainement du désir ardent de le

trouver pour le laiſſer échapper. Je ne puis, Madame, continua-t-il, me refuſer la triſte conſolation de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis ſi longtems. Non, Madame, je n'ai jamais été aſſez criminel pour mériter une auſſi longue punition. Vous m'excuſerez, Monſieur, lui dis-je, ſi je ne réponds pas à ce diſcours, un accident qui m'eſt reſté d'une maladie, m'empêche d'en comprendre le ſens; j'ai perdu entierement la mémoire, je ne me ſouviens plus de tout ce qui eſt antérieur à

cette maladie. Le Chevalier outré de cette réponſe me repliqua : vous n'avez pas ſans doute oublié, Madame, que Diſenteuil vous aime, & depuis long-tems. C'eſt la ſeule choſe dont je me ſouvienne, lui repliquai-je, peut-être qu'il peut y avoir des perſonnes qui gagnent à la perte que j'ai faite, mais le Comte de Diſenteuil y perdroit trop ſi j'avois oublié ſa conduite & ſes procedés : je dirai plus, j'y perdrois trop moi-même. C'eſt ce qui vous détermine, me dit-il, à récompenſer une tendreſſe qui vous eſt devenue

chere..... Cette curiosité vous ſied mal, Monſieur le Chevalier, lui dis-je, je ne confie plus mes ſecrets qu'à des gens dont le cœur droit m'eſt connu. Le Comte de Diſenteuil mérite ſeule ma confiance; je lui dis & lui dirai mes ſentimens, je crois qu'il en eſt & qu'il en ſera content, c'eſt aujourd'hui tout ce que je déſire. Il eſt donc vrai, Madame, s'écria le Chevalier, que vous.... Si vous voulez, lui dis-je, en l'interrompant bruſquement, vous éclaircir de quelque choſe de plus, voilà mon Pere, il aura aſſez de

bonté pour vous répondre pour moi, vous pouvez l'aborder, il vient à nous avec Disenteuil & mon frere. Je le quittai sans attendre de réponse, & le laissai dans un mouvement de dépit qui éclatoit dans ses yeux.

Il n'étoit pas à quatre pas de nous que Madame de Mondelis céda à l'envie qu'elle avoit de rire. De quoi riez-vous ? lui dis-je. De quoi je ris ! me dit-elle, demandez-moi plûtôt comment je n'ai pas étouffé pour garder mon sérieux; Quelle femme vous êtes, lorsque vous voulez n'être pas bonne. Nos Cavaliers nous joignirent dans

ce moment. Eſt-ce le Chevalier de Fanime, dit mon Pere, qui vous fait tant rire? Oüi, c'eſt lui, répondit ma belle ſœur, & c'eſt de lui que je ris, alors elle raconta la mauvaiſe plaiſanterie que je venois de lui faire. Mon Pere l'approuva fort, & Diſenteuil me regarda d'un air ſatisfait.

Quelques jours après nous ſortîmes un matin Madame de Mondelis & moi pour faire des emplettes, nous avions pris Calemane avec nous, il nous paroiſſoit plaiſant de conſulter un Philoſophe ſur le choix de nos parures. Nous rentrâ-

mes ſur les onze heures ; nous trouvâmes mon Pere & le Comte qui s'entretenoient dans l'embraſure d'une fenêtre, Diſenteuil parloit fort bas, & mon Pere l'écoutoit avec une grande attention, lorſque j'entendis ce dernier qui dit d'un ton aſſez haut, il n'y a pas à balancer, il faut que vous partiez ſur le champ pour la Bretagne ; j'aurai l'œil à tout, & dans une affaire auſſi délicate, vous pouvez compter ſur les attentions d'un homme qui vous regarde avec des yeux de Pere. Ce diſcours me frappa, je fus à eux : que

que parlez-vous, mon Pere, de départ & de Bretagne ? Qu'eſt-il arrivé au Comte ? inſtruiſez-m'en, je vous prie ? doutez-vous l'un & l'autre de ma tendre amitié pour lui ? Vous êtes trop prudente, Madame, me dit Diſenteuil, pour que Monſieur de Brionſel & moi ayons rien de caché pour vous, & Madame de Mondelis ni Calemane, qui s'étoient avancés ne peuvent m'être ſuſpects. Voici donc ce qui vient de m'arriver.

J'ai été ce matin pour voir un homme qui loge vers la place de Vendôme,

ſon Portier m'a dit qu'il étoit ſorti, mais qu'il rentreroit dans une heure; pour l'attendre avec moins d'impatience, je ſuis entré aux Thuilleries par l'Orangerie, ayant laiſſé mon caroſſe à la porte de mon homme. J'ai pris ma promenade par la terraſſe des Capucins, à peine en ai-je eu fait un tiers que j'ai vû le Chevalier de Fanime venir à moi, il m'aborde en me diſant qu'il n'avoit pas cru qu'en lui ſauvant généreuſement la vie, j'euſſe voulu la rendre malheureuſe en le perdant dans l'eſprit de Madame de Gon-

dez. Je lui ai répondu que ces basses manœuvres ne convenoient pas à un homme comme moi, & que s'il ne se trouvoit coupable de rien à l'égard de Madame de Gondez, il pouvoit se flatter hardiment d'avoir encore toute l'estime dont elle m'avoit paru prévenue pour lui ; que le caractere ferme de cette Dame qui faisoit honneur à son sexe devoit le convaincre de ce que je lui disois. Cette froide plaisanterie, Monsieur, m'a repliqué le Chevalier, me fait sentir que mes soupçons ne sont que trop bien fondés.

Sans doute, a-t-il continué ; vous avez chargé une avanture, qui ne paroît criminelle que parce qu'on en ignore ou qu'on en supprime les vraies circonstances. J'avoue, lui ai-je dit, en l'interrompant, qu'il est nouveau à Disenteuil d'être soupçonné d'imposture, & d'écouter de sang froid un discours dont les termes sont si peu ménagés ; sa modération pourtant fut-elle connue de tout le monde ne sçauroit lui faire de tort ; il est connu, ce Disenteuil, mais s'il s'embarrasse peu de ce que vous pensez sur son compte, il s'embarrasse

beaucoup que Madame de Gondez ſoit le ſujet d'une converſation auſſi vive qui commet une réputation & une vertu que vous devez reſpecter; croyez moi, briſons-là, en un mot l'eſtime & la vénération que nous devons à une femme de cette qualité & de ce mérite nous en doivent impoſer. Votre morale, m'a-t-il répondu, eſt moins l'effet de votre prudence que de la certitude de votre bonheur prochain, & ſans examiner ſi j'ai tort ou raiſon, je veux devenir un ingrat, & arracher ſi je puis la vie à qui je la dois. L'entre-

priſe n'eſt pas ſans riſque, lui ai-je dit froidement, mais croyez-moi, modérez cet excès d'emportement mal ſéant à un galant homme, calmez-vous, je vous laiſſe, & vous plains de ne pas faire un meilleur uſage de votre raiſon. Je l'ai quitté, j'ai fait encore quelques tours de promenade ſans prendre garde ſi le Chevalier me ſuivoit. Je ſuis reſſorti par la même porte de l'Orangerie, j'ai entendu marcher précipitamment ſur mes pas, je me ſuis retourné, j'ai vû le Chevalier qui a mis l'épée à la main, en diſant ce

ſeul mot, finiſſons. La maniere dont il m'a attaqué ne m'a pas permis de me défendre mollement; je l'ai vû reculer un pas la pointe de ſon épée baſſe, j'ai cru voir du ſang ſur un habit preſque blanc qu'il porte; des gens qui ſortoient des Thuilleries venoient à nous, j'ai penſé qu'ils pourroient lui donner du ſecours s'il en avoit beſoin, & je me ſuis retiré heureuſement ſans être ſuivi, j'ai regagné mon caroſſe à petits pas, & me ſuis rendu auprès de Monſieur de Brionſel pour lui rendre un fidele compte de mon avantu-

re, & pour ſuivre ſes avis qui ſeront toûjours la regle de ma conduite.

Ce récit glaça preſque mon ſang dans mes veines ; les ſuites fâcheuſes que ce combat pouvoit avoir pour Diſenteuil, dont les intérêts m'étoient infiniment chers, ce qui avoit occaſionné la querelle, tout me jetta dans un accablement qui ne me permit pas de proférer un ſeul mot. Ah ! Madame, d'où vient ce ſilence ? s'écria Diſenteuil, me croyez-vous criminel ? Et mon ennemi trouve-t-il grace auprès de vous ? Vous êtes injuſte, mon cher Comte,

lui repliquai-je, vous criminel!non,votre vertu eſt trop pure , l'extravagance du Chevalier me touche & non ſon malheur; vous ne m'avez point vu d'impatience pour ſçavoir la fin de cette triſte avanture, vous la contiez : mais quoique vous ſoyez ſorti de cette affaire comme de toutes celles qui vous ſont arrivées , je me reproche d'en être la cauſe, & je chéris ſi fort votre eſtime, que ſi la hardieſſe du Chevalier l'altéroit j'en ſerois inconſolable. Il prit lors une de mes mains & dans un vif tranſport il la baiſſa ſans me répondre.

Pour rendre le départ de Disenteüil moins suspect, Calemane ne le suivit point, le Comte l'en pria, mais cet ami fidele auroit eu de la peine à condescendre à ce qu'il desiroit s'il n'eût voulu suivre l'affaire qui venoit de se passer, & voir par lui-même la tournure qu'elle prendroit. Nous embrassâmes tous le Comte les larmes aux yeux, & il partit.

J'étois trop affligée pour examiner la nature de mes mouvemens ; je sentis une véritable douleur du départ de Disenteuil sans penser qu'elle pouvoit naître d'un sentiment plus tendre que

de celui de l'amitié ; je le vis donc partir avec une ſorte d'attendriſſement que je ne lui cachai point & qui le fit s'éloigner de moi avec quelque conſolation, ſe flattant au moins que tout mon reſſentiment tomboit ſur le Chevalier.

Nous ſçûmes qu'il étoit bleſſé dangereuſement, que ſa famille lui avoit fait porter une plainte contre un inconnu qui l'avoit attaqué ; le bruit qui ſe répandit de ce combat ne porta point ſur Diſenteuil, ſon caractere prudent éloignoit tous ſoupçons, & l'on ne connoiſſoit pas aſſez la folie du

Chevalier pour penſer qu'il eut forcé le Comte à ſe battre malgré lui. Cependant le Parlement voulut prendre connoiſſance de cette affaire ; les premiers Magiſtrats furent chez le Chevalier qui ſoûtint avec un air qui paroiſſoit vrai, qu'il ne connoiſſoit point l'homme qui après l'avoir heurté d'un coup de coude avoit mis l'épée à la main ; il étoit très-mal dans ce moment, on ne douta point de ce qu'il diſoit, les témoins n'avoient vu qu'un homme par derriere qui ſe retiroit, & le beſoin qu'avoit eu le bleſſé de leurs

ſecours les avoient empêché de courir ſur celui qui avoit fait le coup.

Mon Pere auroit bien voulu n'avoir pas fait partir le Comte ſi bruſquement, ſur tout lorſqu'il apprit que le Chevalier étoit hors de danger, & qu'il perſiſtoit dans ce qu'il avoit dit, les procédures ſe rallentirent, & nous fûmes aſſez heureux pour que l'on crût même que ce combat étoit encore une ſuite de quelque galanterie peu ménagée du Chevalier qui s'étoit attiré le faſtueux & ridicule titre d'homme à bonne fortune.

Quelque plaiſir que nous eusſions d'avoir Calemane avec nous, nous ne reſiſtâmes point à l'impatience qu'il avoit d'aller joindre ſon ami, & de l'inſtruire de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon départ. Je le vis nous quitter ſans peine, je commençois à craindre la ſolitude pour Diſenteuil.

Peu de jours après le départ de Calemane, mon Pere fut obligé d'aller à Roüen, mon frere l'accompagna. Pendant leur voyage qui ne fut pourtant que de huit jours, un palefrenier par quelque imprudence dont on ne ſçait pas le de-

tail, mit le feu aux écuries qui étoient dans une arriere cour; on s'apperçut dès le point du jour de l'incendie, il n'y eut pas moyen de ſauver les écuries qui parurent toutes embraſées, le feu avoit déja communiqué au gros du bâtiment par l'aîle la plus voiſine des écuries; les pompes publiques agiſſoient, & toute la maiſon étoit pleine d'un peuple curieux ou allarmé. Il y avoit deux jours qu'en ſortant de mon lit, je m'étois donné une entorſe, j'étois par cet accident hors d'état de me donner nul ſoin. Madame de Monde-

lis dans cette confusion donnoit ses ordres avec sang froid, les domestiques plus effrayés demeubloient; Souville avoit apporté sur mon lit la cassette où étoient toutes mes pierreries lorsque je vis entrer dans ma chambre le Chevalier de Fanime, qui profitant du desordre avoit percé jusques à mon appartement sans obstacles & sans être reconnu. Sa hardiesse me causa de l'indignation, j'allois la lui marquer quand il se jetta à genoux devant moi, & me dit: ce n'est donc, Madame, qu'en craignant pour vos jours que

je trouve un moment à vous parler ſans témoins; mais, comment pourrai-je profiter de cet inſtant pour me juſtifier dans le trouble extrême où je ſuis du danger que vous courez. Ne vous allarmez point pour moi, lui dis-je, le feu diminue & je ne cours aucun riſque, pas même en vous voyant. Mais de quel droit, continuai-je, oſez-vous entrer dans la maiſon de mon Pere? & comment oſez-vous vous montrer devant moi? Ce n'eſt pas de votre conduite à mon égard dont je veux parler. J'ai tout oublié; mais croyez-vous que j'ou-

blie jamais le manque de respect que vous m'avez marqué en osant vous battre avec l'homme du monde que j'estime le plus. Voilà aujourd'hui tout mon crime, Madame, me dit-il, un moment d'attention de votre part peut justifier le reste, accordez-le moi, ne fusse que par générosité : j'y consens, lui dis-je. Ciel ! s'écria-t-il d'un air transporté, que je suis heureux de vous voir disposée à m'entendre.... Eh bien ! Madame.... Attendez, repris-je en l'interrompant, je ne vous écouterai que lorsque vous m'aurez fait voir mon

portrait.... ne craignez rien, montrez-le moi, & je vous écoute.... Vous reſtez interdi, continuai-je, en ouvrant la caſſette que j'avois ſur mon lit, eh bien, lui dis-je, c'eſt donc à moi à vous le montrer.... le voilà; Monſieur de Jaillac m'a aſſez eſtimée pour me le remettre avec la lettre qui accompagnoit ce ſacrifice... Vous ne dites rien, pourquoi, ne pas vous juſtifier? parlez, mais plutôt croyez-moi, retirez-vous, le Chevalier reſta ſi étonné du coup que je venois de lui porter, qu'il ne put prononcer un ſeul mot. Madame de Monde-

lis entra dans ce moment pour m'apprendre que le feu étoit presque appaisé, & le Chevalier sortit sans me parler. Rêvai-je, me dit ma belle sœur, n'est-ce pas là le Chevalier de Fanime qui sort? Oui, c'est lui, repliquai-je, & je crois en être pour cette fois entierement défaite; le feu peut prendre tous les jours à la maison, je vous répons qu'il n'y viendra plus: quinze jours aprés cette avanture, j'appris que le Chevalier étoit parti pour Malthe. Son éloignement me fut aussi agréable qu'il lui fut funeste; à peine étoit-il

arrivé à Malthe, qu'il monta sur un vaisseau qui alloit en course. Ce Vaisseau trouva à l'embouchure du Canal deux Bâtimens Algeriens qu'il combattit, & dont après une longue resistance il se rendit le maître. Le Chevalier y reçut plusieurs blessures dont il mourut.

Deux mois après que Disenteuil fut en Bretagne on fit l'ouverture des Etats; trop d'ardeur pour soûtenir les priviléges mal entendus d'une Province où il tenoit un grand rang le firent regarder comme un homme dange-

reux dans des occurrences délicates. On donna une interprétation maligne à des discours innocens dans le fonds, mais dont les expressions étoient peut-être trop hardies ; l'ordre de l'arrêter arriva promptement, il fut conduit à Belle-Isle où il fut gardé très-étroitement. Calemane m'écrivit sa disgrace, je reçus cette nouvelle avec une douleur inexprimable, je me regardai comme l'instrument empoisonné dont le Destin se servoit pour rendre Disenteuil toujours malheureux ; il ne seroit point parti pour Gondez

ſans ce malheureux combat; me diſois-je à moi-même, je dis à mon Pere que je croyois qu'il me convenoit de faire toutes les démarches néceſſaires pour obtenir la liberté du Comte; que j'avois un titre qui non ſeulement les autoriſoit, mais encore qui me les ordonnoit, que j'étois veuve du chef de cette reſpectable Maiſon, que j'en portois encore le nom, & qu'avec ce nom je devois embraſſer les genoux du Prince magnanime qui nous gouvernoit, dont la colere paſſagere cédoit facilement à la clémence qui lui étoit

naturelle.. Mon Pere approuva mon dessein, je ne différai pas d'un moment à me donner tous les soins qui pouvoient opérer une liberté que j'avois tant à cœur.

Il y avoit plus de huit mois que le Prince me voyoit tous les jours implorer sa bonté, lorsque j'obtins enfin que le Comte sortiroit de prison, mais il fut envoyé en exil au fond du Berri dans sa Terre de Disenteuil. Je lui écrivis une lettre qui fut dictée par la reconnoissance & par le tendre attachement qui me parloient pour lui dans cette

cette occaſion. Jugez, Madame, ſi Diſenteuil fut ſenſible aux témoignages qu'il reçut de mon amitié & aux ſoins qu'il apprit par mon Pere que je m'étois donnée pour lui. Il me remercia d'une maniere ſi tendre & ſi touchante que je ſentis encore redoubler mon zele pour le tirer de ſon exil; mais ſes parens & ſes amis me conſeillerent de laiſſer paſſer quelque-tems ſans agir; l'intérêt que j'avois pris à ſa diſgrace redoubla; je me ſentis le cœur ému en ſa faveur, je me dis à moi-même toutes les raiſons qui me

parloient pour un homme si estimable & si malheureux. Sa passion toûjours constante, les dernieres volontés de Monsieur de Gondez ; celles de mon Pere ; enfin mon injustice me parut odieuse, & l'amour se dévelopa dans mon cœur sous le nom de la reconnoissance & de la générosité. Pressée de toutes ces reflexions j'allai trouver mon Pere à qui je parlai en ces termes.

C'est moi, Monsieur, qui ai causé le malheur du Comte de Disenteuil, s'il n'avoit point eu une affaire avec le Chevalier de Fa-

nime il ne se seroit pas trouvé aux Etats de Bretagne, il n'auroit point essuyé une longue & dure prison, dont il n'est sorti que pour aller en exil. C'est donc à moi à le consoler dans cet exil, ma main seule peut le lui adoucir ; je viens vous l'offrir pour lui, je satisfais en même-tems à mon devoir, à la reconnoissance & au desir ardent que vous avez depuis plus de trois ans que je suis veuve de me voir unie à un homme si digne de cette récompense. Ah! ma fille, s'écria mon Pere, dans quel excès de contentement me jettez-

vous ! quel plaiſir pour moi de vous voir enfin rendre juſtice au mérite ! Quoi ! Diſenteuil dans l'exil vous touche ? il obtient votre main dans une circonſtance où je n'aurois oſé vous la demander pour lui. Je fais plus, lui dis-je, il ne tient qu'à vous que je parte pour la lui aller donner en Berri. J'adoucirai & je partagerai ſa diſgrace, je me flatte même de la lui faire oublier. Oui, c'en eſt fait, continuai-je, mon cœur vient de ſe déclarer pour lui, & je ſens qu'il nous rendra heureux. Que Diſenteuil va être content,

me dit mon Pere, & que je ressens vivement la joie qui va lui donner cette nouvelle : quel plaisir pour lui de vous posséder dans le tems que le malheur le poursuit. Eh ! c'est ce malheur, lui dis-je, soutenu d'un mérite si éclatant & d'une conduite si peu commune qui vient de me déterminer en sa faveur. Mais, mon Pere, ajoûtai-je, je vous demande une preuve de votre tendresse pour moi & de votre amitié pour le Comte ; partez avec mon frere, allez trouver ce cher exilé, dites-lui que je vous suis pour attacher mon sort

au sien ; je partirai avec ma belle-sœur, qui je crois voudra bien m'accompagner. Partez, mon Pere, c'est à moi, c'est à ma famille à la consoler d'un malheur que je lui cause & que je ne me reproche plus que foiblement, puisqu'il aura produit notre bonheur commun. Mon Pere ne pouvoit parler tant il étoit pénétré de joye, il me tint un quart-d'heure dans ses bras en répetant vingt fois Ah ! ma fille, que je suis content & que Disenteuil sera heureux.

Après avoir parlé à mon Pere, j'entrai dans l'appar-

tement de Madame de Mondelis, la joye éclatoit ſur mon viſage. Quelle bonne nouvelle apportez-vous, me dit-elle, avez-vous enfin obtenu le rappel du Comte? Non, lui repliquai-je avec tranſport, mais je l'aime, je viens de le dire à mon Pere, je vous le dis, ma chere ſœur, l'amitié que vous avez pour le Comte & votre attachement pour moi vont vous engager à m'accompagner en Berri. Venez, ma chere ſœur, venez me voir payer par le don de ma foi la tendreſſe du plus digne de tous les hommes. Partons,

me répondit-elle, partons ; je vois bien que ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui vous fait faire ce voyage. Non, lui dis-je, la reconnoiſſance n'a nulle part à ce que je ſens. Ne croyez pas, continuai-je, que je n'aime le Comte que d'aujourd'hui, je vois bien qu'il me devint cher dans le tems de ma maladie ; que ſa conduite à Mondelis m'a charmée ; que ce qu'il fit pour ne pas ſe battre contre un extravagant ; que ſon éloignement forcé autant & plus que ſon malheur ; qu'enfin toutes ces choſes m'ont menées inſenſible-

ment au point où me voilà arrivée. Quel plaisir n'aurai-je pas d'avoüer au Comte que je l'aime, puisque j'en ai tant à vous en faire la confidence. En vérité, ma sœur, me repartit Madame de Mondelis, qu'une passion heureuse sied bien, qu'elle embellit! mais dites-moi la tendresse que j'ai pour votre frere me sied-elle de même? en suis-je mieux ? vous ne répondez point. Je ne pourrai malgré l'amitié que j'ai pour vous ne pas être jalouse si l'amour fait des miracles pour vous seule. Que vous êtes folle, ma chere

Marquise, lui dis-je en l'embrassant, mais que vous êtes aimable.

Mon Pere & Mondelis prirent la poste deux jours après, nous étions à la fin de l'hiver, mais quoique la saison fût encore assez rude, Madame de Mondelis charmée de me donner une preuve sensible de son amitié en répondant à l'empressement de mon Pere qui étoit pénétré de joie, lui dit, partez, Monsieur, nous avons ma sœur & moi autant d'impatience d'arriver que vous & nous vous suivrons de bien près. Mon Pere ne donna nul avis au

Comte de ſon voyage, il vouloit le ſurprendre, il l'aimoit ſi tendrement, même dans le tems qu'il deſeſpéroit d'en faire ſon gendre, que ſi mon frere n'avoit été lié à Diſenteuil par les nœuds d'une amitié à toute épreuve, il auroit dû être jaloux des tendres attentions que mon Pere avoit toûjours eue pour le Comte.

Nous voilà en chemin, ma belle-ſœur & moi. Souville étoit dans mon caroſſe avec nous : enfin, Madame, me dit cette digne fille, vos malheurs ſont finis, vous allez être heu-

reuſe. Tu es donc un peu contente, ma chere Souville ? lui dis-je. Si je le ſuis, Madame, me répondit-elle, non, ma joie ne cede qu'à celle de Monſieur le Comte & à la vôtre. Le Ciel vous avoit formés l'un pour l'autre, & j'ai gémi ſans deſeſpérer, lorſque des obſtacles ſe ſont oppoſés à votre bonheur. Tu es contente, lui repliquai-je encore une fois, eh bien ! je le ſuis auſſi & ne deſire plus rien. Madame de Mondelis me félicitoit en cent manieres différentes du triomphe de Diſenteuil, je l'écoutois avec plaiſir & ne lui répon-

dois qu'en lui disant. Ah! ma chere sœur, ne me faites jamais souvenir que je ne l'ai pas toûjours aimé; je ne le sçaurois croire, mon cœur, je le sens bien, n'a commencé de goûter cette joye sensible qu'une tendresse que fait naître l'estime y répand que dans l'instant que j'ai avoué à mon Pere ce que je sentois pour mon cher Comte.

Mon Pere en arrivant ne trouva point Disenteuil, il étoit à la chasse avec Calemane, qui touché de ne voir sortir son ami de prison que pour aller en exil, n'avoit pas voulu l'a-

bandonner à lui-même dans des circonſtances où la ſolitude étoit plus propre à nourrir ſes chagrins qu'à les diſſiper. Diſenteuil vit avec autant de plaiſir qu'il étoit capable d'en reſſentir dans la ſituation où il étoit, cette marque d'attachement de ſon ami, ſon cœur avoit beſoin de s'épancher, & il étoit trop ſage pour en dépoſer tous les mouvemens que dans le ſein d'un homme qui à bon titre méritoit depuis long-tems toute ſa confiance. Mon Pere défendit qu'on avertît le Comte. Le jour baiſſoit & dans l'inſtant Diſenteuil &

Calemane parurent au bout d'une avenuë : ils virent deux hommes qui venoient à eux, ils étoient bien loin de penſer que c'étoit Monſieur de Brionſel & ſon fils : enfin Diſenteuil les ayant reconnus s'écria, c'eſt Monſieur de Brionſel & Mondelis : il mit pied à terre & fut les embraſſer en diſant : eh ! qui vous amene dans cette ſolitude? Vous allez l'apprendre, lui répondit mon Pere d'un air aſſez froid & qu'il avoit bien de la peine à ſoutenir. Vous n'ignorez pas, Monſieur, continua-t-il, les ſoins de ma fille pour met-

tre au jour votre innocence, quoique toutes les personnes qui vous connoissent, sensibles à votre infortune se soient mises en mouvement pour vous être utiles, Madame de Gondez a plus fait seule que tous les autres ensemble ; c'est une justice qu'on ne peut lui refuser. Après vous avoir marqué son zele, elle espere qu'à votre tour vous lui marquerez celui qu'elle se flatte que vous avez pour elle. L'auriez-vous crû ? elle demande une récompense de ce qu'elle a fait, & en bon Pere je me suis chargé de venir

ſçavoir de vous-même ſi vous êtes ingrat ou reconnoiſſant ? Que puis-je faire pour Madame de Gondez ? s'écria Diſenteuil, ſon doute & le vôtre m'offenſent, parlez, Monſieur ? lui donner la main, mon cher Comte, repliqua mon Pere d'un air plus ouvert : lui donner la main, reprit Diſenteuil d'une voix baſſe & entrecoupée, moi ! oui, vous, & ma fille ſans ce prix de ſes ſoins que vous devez plus à la tendre eſtime qu'elle a toûjours eue pour vous qu'au nom que vous portez, ne peut être contente. Le viſage de Di-

ſenteuil fut couvert à l'inſtant de larmes : mon Pere & mon frere ne purent retenir les leurs : le Philoſophe pleura. Ces quatre hommes s'embraſſerent à diverſes reprises ſans parler. Cette ſcene muette étoit éloquente pour eux, & ſans le ſecours de la parole ces perſonnes qui s'eſtimoient infiniment, trouverent le moyen de ſe communiquer les ſentimens de leur cœur. Après ces marques d'une joye extrême, mon Pere recouvrant la parole, modérez des mouvemens, dit-il, mon cher Comte, que je vois avec

plaisir, & dont je serai encore le témoin dans peu de jours; je crois même que dans l'instant que je vous annonce, vos transports seront infiniment plus vifs que ceux qui viennent d'éclater. Hé! que pouvez-vous m'annoncer, reprit le Comte, après ce que vous venez de me dire? l'arrivée de ma fille, répondit mon Pere: Madame de Gondez augurant bien de ma négociation est partie de Paris avec Madame de Mondelis; elles viennent droit à Disenteuil, & ne devoient rebrousser chemin qu'en cas qu'une de

mes lettres leur eût appris que je ne vous avois pas trouvé disposé à les bien recevoir : Je ne crois pas devoir leur écrire, & mon silence ne les allarmera point, puisque par notre convention il doit les instruire que tout s'est passé ici selon leurs desirs. Je dis leurs desirs, car, mon cher Comte, Madame de Mondelis aura je pense, presque autant de plaisir que ma fille à vous revoir. Quoi ! Madame de Gondez vient me chercher? non, je ne puis le croire, disoit le Comte : ma tendresse l'a enfin touchée ! quel est mon

bonheur ! ma captivité, mon exil ne m'ont affligé que parce que ces disgraces me privoient du plaisir d'être auprès d'elle ; quoique je fusse sans espérance d'aller jusqu'à son cœur, elle me l'offre ce cœur ; que dis-je, je la connois, c'est me le donner que de me présenter sa main, & dans quel tems ? toutes les circonstances ajoûtent à ma félicité, mes malheurs ont fait agir sa générosité, & lorsque cette qualité rare & prétieuse n'a plus rien à faire, Madame de Gondez ouvre les yeux sur ma conduite & la juge di-

gne d'une récompense qui va me rendre le plus heureux des hommes. Après ces discours les embrassemens recommencerent, mon Pere aimoit trop Disenteuil pour n'être pas charmé de le voir hors de lui-même, & mon frére & Calemane croyoient partager la joye de l'un & de l'autre.

Peu de jours après on avertit Disenteuil à l'entrée de la nuit qu'un valet de chambre de Madame de Mondelis venoit d'arriver & qu'il demandoit à lui parler en particulier. Ce mistere l'effraya, il crut

qu'il nous étoit arrivé quelquel malheur, & que ma belle-sœur s'adressoit à lui pour qu'il prit ses mesures pour l'apprendre à mon Pere & à mon frere, il ouvrit en tremblant la lettre que ce courier lui presenta, & voici ce qu'elle contenoit.

Vous auriez, je crois, sujet de vous plaindre de moi, mon cher Comte, si je m'adressois à Monsieur de Brionsel ou à mon mari pour leur apprendre que nous arriverons demain chez vous. Madame de Gondez approuvera lorsqu'elle sera arrivée l'avis

que je vous donne auquel peut-être elle auroit resisté si je lui avois fait part de mon dessein ; l'impatience où vous allez être va vous faire passer une nuit qui sans le secours du sommeil ne sera pas sans charmes pour vous, puisqu'elle vous doit promettre un avenir dont la seule idée est assez réjouissante. Il est permis à Madame de Mondelis de hazarder des expressions qui n'auroient pas convenu à Mademoiselle de Jussy : ainsi point de critique, mon cher Comte ; mais je suis folle de la craindre, vous avez bien d'autres choses à vous occuper, & vous allez, je crois

crois faire une longue treve à l'esprit pour ne vous livrer qu'aux douceurs que la délicatesse de vos sentimens méritoient depuis long-tems.

La lecture de cette Lettre remit le Comte de la frayeur qu'il avoit eue en la recevant, il ordonna à un de ses gens d'avoir soin du Courier de Madame de Mondelis & que personne ne le vît.

Disenteuil proposa le lendemain à mon Pere & à Mondelis d'aller voir une cascade naturelle qui n'étoit pas éloignée du chemin par où nous devions

paſſer, c'étoit à ce qu'il leur dit, l'unique curioſité remarquable dans un canton ingrat. Ils monterent à cheval & arriverent au pied d'un rocher très-élevé & très-eſcarpé, c'étoit du haut de ce rocher que tomboit à grand bruit une aſſez grande quantité d'eau pour faire aller une forge qui étoit à cent pas de cette chûte. Dans le tems que le Comte faiſoit faire attention à ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans cet ouvrage de la nature, un de ſes gens lui vint parler à l'oreille : le Comte ſans dire un ſeul mot tourne le dos & pouſ-

ſe à toute bride vers le grand chemin ſuivi du ſeul domeſtique qui venoit de lui parler. Mon Pere, Mondelis & Calemane ſurpris d'un départ ſi bruſque coururent après lui, mais ils le perdirent de vûe & s'arrêterent à une croiſée de chemins ne ſçachant lequel prendre & ſçachant encore moins que penſer.

Nous n'étions ma belle ſœur & moi qu'à cinq lieuës des perſonnes que nous avions impatience de voir, lorſque je tombai dans une rêverie profonde. Madame de Mondelis qui m'avoit vue très-guaie pendant tout le voya-

ge me demanda la raiſon de ce ſubit changement. Hélas ! lui dis-je en ſoupirant, plus j'approche de Diſenteuil, plus ma délicateſſe me reproche cette prévention fatale qui l'a rendu ſi long-tems malheureux. La tendreſſe vive que je reſſens pour lui n'eſt-elle point trop tardive ? Parlez, ma chere ſœur, ne me déguiſez rien; lorſque mon devoir m'a juſques ici demandé compte de ma conduite je le lui ai rendu ſans rougir. Ah ! que l'amour que je reſſens & qui me demande le même compte eſt bien plus difficile à ſatisfaire ! comment

convenir avec lui de mes foibleſſes & de mes injuſtices. Je ſuis pénétrée de la plus vive douleur quand les mouvemens de la joie devroient ſeuls m'occuper. Ces ſentimens, ma chere Comteſſe, me répondit ma belle ſœur en m'embraſſant, me raviſſent; qui les reſſent mérite une ample abſolution de ſes petits égaremens; je vous l'accorde & vous la promets pour le Comte. J'avoue que cette réponſe guaye de Madame de Mondelis fit de l'effet ſur moi, elle me remit heureuſement de mon trouble dans l'inſtant que j'ap-

perçus le Comte à la portiere de notre carosse. Nous arrêtâmes, & comme il avoit mis pied à terre, nous voulûmes descendre, il nous pria de n'en rien faire; Madame de Mondelis lui dit, montez donc avec nous, il y a place pour vous.

Je ne sçaurois rapporter fidellement les termes dont le Comte se servit pour m'exprimer sa tendresse, sa joye & tous les mouvemens différens de son ame. J'écoutois avec un plaisir extrême des discours pleins de désordre; il commençoit une phrase & ne la finissoit point, il se faisoit

pourtant entendre; il avoit dans mon cœur un fidele interprete à qui rien n'échappoit. Je n'interrompois point le Comte, je me contentois de le regarder. Si j'avois parlé la premiere, je crois qu'il y auroit eu autant de confusion dans mes discours qu'il y en avoit dans les siens. Enfin m'étant un peu remise de l'agitation que m'avoit caussée une si chere vûë, je rompis le silence. Oüi, mon cher Comte, lui dis-je, oüi c'est moi qui après vous avoir donné mon cœur vient vous donner la main, en la lui présentant

& qu'il baiſa avec transport.
M'unir à vous eſt l'unique objet de mes déſirs, & votre tendreſſe eſt le ſûr garant de ma félicité : quelle eſt la mienne, s'écria Diſſenteuil ! vous poſſeder & être aimé de vous : ah ! Madame, quel mortel peut être auſſi heureux que je le ſuis. Vous m'aimez fort, nous dit Madame de Mondelis, mais nous ferions bien du chemin enſemble ſans que vous vous aviſaſſiez ni l'un ni l'autre de m'adreſſer la parole, n'eſt-il pas tems que la joie que je reſſens de vous voir heureux ſe déploie ? em-

braſſez-moi, jamais l'amour n'unit deux cœurs ſi dignes l'un de l'autre, & jamais l'hymen ne fera d'aſſortiment qui lui faſſe tant d'honneur. Nous étions le Comte & moi ſi perſuadés de l'amitié de Madame de Mondelis que ſans craindre qu'elle s'en plaignît, nous ne daignâmes pas répondre à ce qu'elle nous diſoit d'obligeant. Que j'aime votre impoliteſſe, s'écria-t-elle, j'en ſuis charmée, je continuerai pourtant à parler, vous ne m'écouterez point, & nous ferons tout ce que nous devons faire.

Dans ce moment mon Pere qui avoit marché en avant, après avoir attendu inutilement à la croisée des chemins, nous joignit : il vit Disenteuil dans notre carosse, nous voulûmes arrêter, mais il nous cria, marchez, marchez, vous n'avez que faire de nous, je suis charmé que le Comte que j'avois perdu se soit retrouvé si heureusement. Nous demandâmes à Disenteuil ce que mon Pere vouloit dire, il nous apprit comment il l'avoit quitté à la cascade, & remercia Madame de Mondelis de l'avis qu'elle avoit eu la

bonté de lui donner, & dont elle m'avoit fait un mistere.

Nous voilà enfin à Disenteuil, je fus très-aise d'y trouver Calemane que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte nous voulut témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un païs désert, dans un vieux Château, enfin dans un sejour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis, car il ne me va point. Tout ici me paroît & me

paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre ; mais moi sans me contraindre je continuois à lui développer mes sentimens. Il étoit tems qu'il jouit du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain ma belle sœur voulut se promener & visiter toute la maison, le Comte s'y opposoit & ce n'étoit pas sans raison ; divers corps de logis faits en divers tems composoient une grande habitation sans nulle symetrie. Disenteuil

étoit enfant lorſqu'il avoit perdu ſon pere & ſa mere ; il avoit été élevé auprès de ſon oncle, il n'avoit de ſa vie été qu'une ſeule fois en Berri, & le ſoin d'un concierge qui ne voit & n'attend jamais ſon Seigneur n'empêchent gueres le dépériſſement de ce qui lui a été confié. Le Comte en arrivant dans cette Terre où il craignoit de faire un long ſéjour, ramaſſa tout ce qu'il y avoit d'ouvriers dans la Province, il fit faire de grandes réparations en peu de tems. Il avoit fait venir quelques meubles de Gondez, enfin il

avoit rendu en moins de deux mois ſon Château logeable. Ce qu'il y avoit de plus regulier dans ce bâtiment immenſe étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une groſſe tour quarrée, c'eſt là que je trouvai mon portrait que j'avois laiſſé à Gondez. Il falloit, me dit le Comte, que ce portrait fût ma conſolation dans mon exil, ſa vûë adouciſſoit mes peines dans un tems où je croyois que ma tendreſſe & ma fidelité ne toucheroit jamais votre cœur. Ah! Monſieur, dit Souville qui

nous ſuivoit, ſi vous ſçaviez le tour que Madame m'a joüé : elle avoit un petit portrait en mignature dans une belle boëte, j'ai oſé demander la peinture, Madame m'a donné la boëte après en avoir tiré le velin, devinez pourquoi faire ? pour le déchirer & le jetter au feu. Elle tira lors la boëte; Diſenteuil jetta les yeux deſſus & la reconnut; je vis un mouvement de joye qu'il ne put moderer; il me regarda d'un air ſatisfait, je rougis ſans être embarraſſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le

Comte, pouvoir un peu reparer la perte que vous avez faite en vous donnant ma figure que ce fou de Calemane fit faire dans mon dernier voyage de Paris & qu'il a fourrée dans cette tabatiere, je vous l'offrirois; dans l'inſtant qu'il la lui préſenta & que Souville diſoit avec empreſſement, donnez, Monſieur, je la reçois, j'avançai la main, je me ſaiſis de la boëte, en diſant, je m'oppoſe à la libéralité que le Comte veut faire de mon bien. Ne ſuis-je pas bien chanceuſe, s'écria Souville, je devois avoir le portrait

de ma maîtresse & celui de mon Maître, & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane qui entra dans ce moment, vous aviez choisi là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah ! Madame, me répondit-il, rendez-là moi, le Comte me l'a volée très-vilainement. Voyez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boëte & lui montrant le portrait, voyez si je puis en conscience vous la remettre. Que vous êtes devenue interressée depuis quelque tems, me dit Calemane, vous voulez l'original &

la copie ! eh bien, gardez le tout, & ſortit en homme fâché, tandis qu'il étoit dans une joye extrême de juger par mille bagatelles que ma paſſion égaloit celle du Comte.

Ce même jour mon Pere nous voyant tous enſemble nous dit, enfin mes enfans, nous voici raſſemblés par la choſe du monde que j'ai le plus déſirée, mais l'alliance qui eſt entre nous differe encore notre bonheur commun. Que Mondelis parte pour Paris chargé des Lettres de créance néceſſaires pour une pareille négociation. Cale-

mane prenant la parole & s'adreſſant à mon Pere, lui dit, eh! Monſieur, ne voyez-vous pas que Madame de Mondelis approuvant votre deſſein, n'approuve pas le choix du Miniſtre. Tout le monde connoît ici mon zele, je ſuis propre à cette commiſſion; ma diligence & mes ſoins abregeront les délais qu'il faut que Monſieur & Madame de Gondez ſubiſſent: oüi, dit-il en nous regardant le Comte & moi, il faut les ſubir ces délais; vous croyez avoir reſſenti tous les mouvemens de l'amour, non, ceux de l'im-

patience vous étoient inconnus ; mais que vous êtes heureux ! votre impatience aura des charmes qui ne cederont qu'aux douceurs que mon retour vous annoncera. Mon Pere consentit au dessein de Calemane que le Comte appuya, & cet ami fidele partit dès le lendemain.

Je crois, Madame, que je me suis un peu brouillée avec vous. Si vous n'avez pas absolument blâmé ma conduite, vous avez du moins blâmé mes premiers mouvemens. Le procedé de Disenteuil vous a intéressée & celui du Che-

valier de Fanime vous a revoltée ; mais les dernieres pages que vous venez de lire ne m'ont-elles pas rendu votre amitié qui étoit un peu alterée ? n'avez-vous pas ſenti que ce n'eſt point la raiſon qui m'a deſſilé les yeux ? que c'eſt le mérite ſeul de Diſenteuil qui a triomphé inſenſiblement de mes foibleſſes & m'a inſpiré des ſentimens qui m'étoient juſqu'alors inconnus; car enfin dans le tems que Calemane étoit à Paris, que je voyois tous les jours le Comte, qu'il avoit réuni tous les ſuffrages, que ſa paſſion me paroiſſoit extrême, & que je ne voyois

rien qui pût s'oppoſer à notre bonheur, je craignois de le perdre. Cette crainte ſans fondement ne m'aſſuroit-elle pas que j'aimois Diſenteuil autant que j'en étois aimée ? ſans cette perſuaſion intime je n'aurois pu être heureuſe.

Calemane fut près de deux mois dans ſon voyage ſans qu'on lui pût imputer la moindre négligence ; enfin le jour tant déſiré arriva : j'épouſai Diſenteuil ſans changer de nom, car d'abord après la mort de ſon oncle il ſe fit appeller le Comte de Gondez comme chef de cette mai-

ſon & l'héritier de tous les biens, mais j'ai toûjours voulu lui parler de lui ſous le nom de Diſenteuil pour jetter plus de clarté dans mon récit.

Huit jours après notre mariage, mon Pere à qui le Comte étoit devenu encore plus cher en prenant le titre de gendre, nous quitta pour aller à la Cour mettre en mouvement ſes amis, ceux de mon mari, & obtenir de la bonté du Prince la pleine liberté du Comte. Mon frere & ma belle-ſœur paſſerent encore quelques mois avec nous; mais Monſieur de Brion-

ſel qui avoit beſoin de l'un & de l'autre pour parvenir à faire réuſſir le projet qui avoit hâté ſon départ, les rappella. Ils nous quitterent ſans peine croyant de nous être utiles à Paris, & nous nous ſéparâmes dans le doux eſpoir de nous revoir bien-tôt.

Cependant malgré l'innocence de Monſieur de Gondez, le crédit & l'attention de toute notre famille à ne perdre jamais un moment favorable, l'affaire tiroit en longueur. Mon mari par la tendreſſe qu'il avoit pour moi avoit des mouvemens d'une chagrine

grine impatience dont je le raillois ; il craignoit que le séjour de Disenteuil ne me devînt ennuyeux ; il faut avoüer de bonne foi qu'il l'auroit été pour deux personnes moins occupées l'un de l'autre, pour moi je croyois ne point songer à mon retour, quoique l'air marécageux que je respirois eût un peu alteré ma santé. Je souhaitois pourtant de voir le Comte dans le grand monde, je sentois qu'il devoit attendre tout de son mérite dès qu'il se retrouveroit en place de le montrer, je désirois de le voir revêtu des plus grandes dignités, uniquement

parce que je l'en croyois digne. Je désirois aussi que tout ce que je connoissois fût le témoin de mon bonheur ; ma délicatesse me faisoit cacher ces diffiérentes agitations dans la crainte mal fondée que mon mari ne pût penser, que la vanité & les plaisirs généraux que l'on ne trouve que dans la plus belle ville du monde, n'excitassent dans mon cœur des désirs, & je n'en avois d'autres que de continuer à lui plaire.

Enfin après dix-huit mois depuis le départ de mon Pere, un Courier extraordinaire nous porta la plus courte & la plus énergique

dépêche qui ait jamais été écrite. En voici les termes.

Partez, mes enfans, tout est fini selon vos souhaits. Rassemblons-nous pour ne plus nous séparer.

Nons répondîmes à l'impatience de mon Pere, & nous arrivâmes à Paris peu de jours après. Nous y fûmes accablés de visites & de complimens ; mon mari pouvoit avoir des envieux, mais il étoit difficile d'être son ennemi, & s'il en avoit quelqu'un, cet ennemi honteux de l'être, ou pour pouvoir plus sûrement lui nuire, prenoit un soin extrême à se cacher.

Monsieur de Gondez fut reçu à la Cour comme un homme que l'on voïoit avec plaisir de retour de ses Terres; il n'y trouva point cet air froid & composé, continuation, ou du moins suite très-ordinaire d'une disgrace éclatante. Enfin: Madame, & je vous l'ai dit cent fois, je suis la plus heureuse femme du monde; aimée d'un mari généralement estimé & que j'adore; chérie d'un Pere qui devroit servir de modele à tous les Peres; d'un frere plein de mérite; d'une belle sœur presque de mon choix, & honorée de la familiarité d'une personne aussi illustre que vous l'êtes.

Fin de la seconde Partie.

